mai 1817
Drap Arnault
Le prisonnier de Newgate dram. 3 act.
1817

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

Paris, rue Saint-Marc-Feydeau, n.° 20.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES TRAITÉS DE PAIX ENTRE LES PUISSANCES DE L'EUROPE, DEPUIS LA PAIX DE WESTPHALIE JUSQU'AU TRAITÉ DE PARIS DU 20 NOVEMBRE 1815; par feu M. Koch, professeur de droit public à l'université de Strasbourg; ouvrage entièrement refondu, augmenté et continué par M. Schœll, conseiller d'ambassade de S. M. le Roi de Prusse près la cour de France; 8 vol. in-8.° d'environ 500 pages: prix, 48 francs pour les souscripteurs.

La première édition de l'ouvrage de M. Koch parut il y a vingt ans; un livre de ce genre manquoit aux études de ceux qui se destinent à la carrière diplomatique. Le nom de son auteur, célèbre par l'éclat avec lequel il remplissoit la chaire du Droit Public à Strasbourg, lui attira un succès qu'il méritoit en effet. On y remarqua une méthode claire, une exposition lumineuse et impartiale des faits, une discussion approfondie des négociations, un sommaire exact des traités; et cependant ce livre, qui fut si bien accueilli, n'étoit qu'une copie des cahiers que le savant professeur suivoit pour son cours. A une époque où il n'espéroit plus voir renaître cette école détruite par les événemens, et qui lui devoit la plus grande partie de son lustre, il consentit à une publication qu'il ne pouvoit guère éviter, parce que son manuscrit existoit entre les mains de la plupart de ses écoliers. Mais il voulut en même temps que cet ouvrage parût dans l'état d'imperfection où il se trouvoit à l'époque de la révolution, et dans la forme qu'il devoit à sa destination primitive. Il y a par conséquent des lacunes, et en général une certaine sécheresse dans la narration; enfin le livre s'arrête à 1785.

M. SCHŒLL, élève, ami et légataire d'une partie des trésors littéraires de M. KOCH, a entrepris de donner une nouvelle édition de l'excellent livre de son ancien maître. En adoptant la division qu'il avoit suivie, il a donné plus d'extension à son plan. Il s'est livré à de longues recherches pour remplir les lacunes, et a tiré parti des nombreux matériaux qui, publiés depuis vingt ans, ont répandu de la clarté sur beaucoup de faits restés obscurs; enfin, il a conduit l'ouvrage jusqu'aux pacifications générales de 1814 et de 1815.

C'est donc moins une seconde édition du livre de M. KOCH que l'on annonce, qu'un ouvrage entièrement nouveau rédigé sur un plan bien plus vaste. Les études et les occupations de M. SCHŒLL l'ont mis à même de s'acquitter avec succès de la tâche qu'il a entreprise.

L'ouvrage est divisé en trois parties:

La première, comprenant l'Histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe occidentale et méridionale, depuis le traité de Westphalie, en 1648, est divisée en quatre périodes, dont les trois premières finissent en 1792.—La quatrième, qui renferme les guerres de la révolution, étant d'un intérêt plus particulier et plus direct pour la génération actuelle, est traitée plus en détail.

La seconde partie offre l'Histoire des traités conclus par les puissances du Nord entre elles.

La troisième, l'Histoire de ceux que divers états de l'Europe ont conclus avec la Porte-Ottomane.

Chaque traité forme un chapitre particulier, dans lequel l'auteur fait d'abord connoître les événemens qui ont été la cause ou le prétexte d'une rupture; il raconte ensuite brièvement l'Histoire de la guerre qui en a été la suite, et qui le conduit aux négociations qui, souvent, après plusieurs interruptions, ont fini par établir la paix entre les puissances belligérantes. Il termine le chapitre en donnant le sommaire raisonné ou le commentaire des traités. Quant aux textes mêmes, il se dispense de les insérer dans son ouvrage; mais il renvoie, par des citations, aux recueils où on les trouve, et particulièrement à ceux de *Schmauss*, *Wenck* et *Martens*, qui sont entre les mains de tous ceux qui s'occupent de la politique, ainsi qu'à son *Recueil de pièces officielles*. Ce n'est pas que M. Schœll n'ait cru devoir donner aussi textuellement quelques traités, mais ce sont ceux qu'on ne trouve pas dans les recueils que nous venons de citer. Il donne aussi le texte de ceux que M. Koch avoit publiés à Bâle, en 1802, de manière que les acquéreurs de son ouvrage peuvent se passer entièrement de ce dernier recueil qu'on ne trouve pas facilement.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver dans ce livre l'Histoire secrète des négociations qui ont eu lieu depuis vingt ans. M. Schœll n'a pas eu l'intention de publier un pareil ouvrage pour lequel les données nécessaires lui manquent. Réunir tout ce qui a été publié, comparer les récits des diverses parties, éclaircir ce qui peut paroître obscur, et pour cela faire usage d'une foule de documens publiés dans les différens états de l'Europe, et qui échappent au lecteur qui ne les lit qu'isolés dans les journaux, montrer l'enchaînement des événemens, signaler les fautes qui ont été commises, et indiquer les conséquences qu'elles ont entraînées, rechercher la vérité de bonne foi et la dire toujours avec candeur, tels ont été les objets que l'auteur a eus en vue.

L'ouvrage paroît par livraisons de deux volumes.

La première livraison a été mise en vente le 1.er avril, et les autres se suivront régulièrement de trois mois en trois mois. On ne paie rien d'avance, il suffit de se faire inscrire chez *Gide fils, Libraire, rue Saint-Marc-Feydeau, n.o 20, à Paris*, et de retirer les volumes à mesure qu'ils paroîtront, à raison de 6 fr., en ajoutant 1 fr. 50 c. pour chacun d'eux, si l'on veut les recevoir francs de port,

Les personnes qui n'auront pas souscrit avant le 1.er juin prochain, paieront pour chaque volume 7 francs.

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Ouvrages de M. Koch.

Tableau des Révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'Empire romain, 4 vol. in-8.°, avec cartes et tables; Paris, 1814, 34 fr., et sur papier vélin satiné, 68 fr.
Sanctio pragmatica Germanorum illustrata, in-4.°, 12 fr.
Tables généalogiques des maisons souveraines de l'est et du nord de l'Europe; première livraison, in-4.°, 10 fr., et sur papier vélin, 15 fr.

Ouvrages de M. Schœll.

Recueil de pièces officielles destinées à détromper les François sur les événemens qui se sont passés depuis quelques années; Paris, 1814 et 1815, 9 vol. in-8.°, 60 fr.
Congrès de Vienne; Recueil de pièces officielles relatives à cette assemblée, des déclarations qu'elle a publiées, des protocoles de ses délibérations et des principaux mémoires qui lui ont été présentés; le tout arrangé par ordre chronologique; Paris, 1816, 5 vol. in-8.°, 25 fr.
Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent, et Tableau des religions qu'ils professent; Paris, 1812, in-8.°, avec une carte, 6 fr.
Histoire abrégée de la Littérature grecque; Paris, 1813, 2 vol. in-8.°, 12 fr.
Histoire abrégée de la Littérature romaine; Paris, 1815, 4 vol. in-8.°, 24 fr.
Élémens de chronologie historique; Paris, 1812, 2 vol. in-18, 4 fr.
Description de Rome ancienne; Paris 1811, in-18, avec fig., 3 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'un Discours préliminaire sur les mœurs et les usages du dix-septième siècle, et de la vie de l'auteur, avec des réflexions sur chacune de ses pièces, par M. *Petitot*, éditeur du Répertoire du Théâtre-François; édition stéréotype, 6 vol. in-8.°, sur beau papier, avec le portrait de Molière, 36 fr.; sur papier vélin, 72 fr.

Cette belle édition, monument élevé à la gloire de Molière, se distingue par-dessus toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour.

Voici le plan qu'on a suivi:

1.° Le *Discours préliminaire* est entièrement consacré au tableau

e la société pendant le dix-septième siècle: tous les états, toutes les professions sont passés en revue: on expose les mœurs et les préjugés de chaque classe; et l'on montre quel parti Molière en a tiré.

2.° La *Vie de Molière* offre les principaux rapports sous lesquels ce grand homme peut être considéré: les événemens qui accompagnèrent les premières représentations de chacune de ses pièces y sont retracés; les critiques dont elles furent l'objet y sont rappelées; et les détails de sa vie privée, qui eut beaucoup d'influence sur son talent, trouvent leur place au milieu des particularités de son existence littéraire auxquelles ils se lient. Ce morceau d'ailleurs contribue à compléter le tableau de la société du dix-septième siècle, qui fait le sujet du Discours préliminaire.

3.° Les *Réflexions sur chaque pièce* sont dans le même sens: leur objet principal est de développer les idées du Discours préliminaire, et d'en faire l'application particulière aux comédies de Molière. On a eu soin d'y joindre toutes les imitations des auteurs latins, espagnols, italiens et françois, en montrant la manière dont Molière savoit s'approprier leurs conceptions et leurs tableaux. Les traductions des auteurs latins et étrangers sont dans le texte, afin que les personnes qui ne sont pas familières avec ces langues ne soient pas arrêtées dans leur lecture; les morceaux originaux sont en note au bas des pages, afin que les gens instruits puissent les mieux juger.

Il a paru qu'un commentaire grammatical seroit superflu. Molière, malgré tout son génie, ne peut être proposé pour un modèle de style. Ses fréquentes incorrections doivent être attribuées à deux causes. L'obligation de multiplier les nouveautés le forçoit à travailler rapidement, et l'empêchoit de soigner sa diction. Il avoit en outre le désir de faire parler ses personnages comme ils se seroient exprimés eux-mêmes dans les circonstances où il les plaçoit; et cette intention, qui tenoit à son génie, le porte à employer souvent des tournures très-conformes au caractère des personnages, mais contraires au bon usage et aux règles de la langue.

Un commentaire où l'on relèverait toutes ces fautes, non seulement donneroit une fausse idée de Molière, puisque c'est souvent à dessein qu'il les met dans la bouche des personnages, mais deviendroit trop volumineux, s'il étoit exact et complet: telle pièce seroit moins longue que les réflexions qu'elle feroit naître.

On s'est donc borné à donner au bas des pages l'étymologie et l'explication des termes et des façons de parler populaires qui ne sont plus d'usage aujourd'hui; et l'on a pensé que ces notes courtes et peu nombreuses, sans présenter l'inconvénient d'interrompre des scènes dont le plus grand charme consiste dans la vivacité du dialogue, suffiroient pour éclaircir le texte, et pour éviter au lecteur des recherches sur notre ancien langage.

La partie typographique est très-soignée, et c'est assez en faire l'éloge que de dire qu'on a employé les beaux caractères stéréotypes de l'édition du Racine, in-8.°.

LE PRISONNIER

DE

NEWGATE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR M. X. V. DRAP-ARNAUD.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 28 mai 1817.

PRIX : 2 *francs*.

PARIS,
GIDE, LIBRAIRE, RUE SAINT-MARC, N° 20.

1817.

ADRIEN EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

PRÉFACE

Carminibus quæro miserarum oblivia rerum :
Præmia si studio consequar ista, sat est.

OVIDE.

On a lu, dans le feuilleton de la Gazette de France du 3 juin, l'histoire, gaîment racontée, d'un voleur anglais, le Régulus de son espèce.

Condamné à mort, et devant être exécuté le lendemain, il eut le désir de faire ses adieux à sa femme, et fit consentir le concierge à lui accorder la permission de sortir, après l'avoir enivré pour le rendre plus facile, ayant promis de revenir : il fit plus, et tint parole. *Rara fides !*

Quel que fût le crime d'Orrebrow, nous dit son historien, une bonne foi si héroïque sollicitait puissamment sa grâce, et je souffre de ne pouvoir dire qu'elle lui fut accordée.

Il n'y a point là de quoi faire un drame : tout le reste est d'invention dans celui que j'ai composé. Ce n'est donc pas une vieille histoire, ainsi que l'a dit un de mes censeurs, mais bien une conception dramatique qui, tout imparfaite qu'elle puisse être, m'appartient par le fond comme par les détails, et pour l'arrangement de laquelle il a bien fallu que l'imagination fît encore quelques frais. Je puis assurer mon censeur que, bien loin

d'avoir suivi l'usage du plagiat adopté, sans beaucoup de scrupule, par quelques-uns de nos écrivains, je le considère avec raison comme une bassesse littéraire; et que, si des rapprochemens, ou même des ressemblances de situations se faisaient à l'avenir apercevoir dans mes ouvrages, malgré le soin que je prendrai de les éviter, il faudrait en accuser le hasard beaucoup plus que ma *mémoire*; et d'ailleurs, on a tant fait, tant écrit, qu'il n'est pas une seule situation dramatique qui ne soit, avec un peu de mauvaise foi, si bien rapprochée de telle autre, qu'on ne puisse la confondre absolument avec elle.

Si la bonne foi, que j'invoque, présidait aux jugemens, si la franchise en était l'âme, si l'écrivain pouvait être jugé tellement séparé de l'homme, que le critique fût étranger à toutes les considérations, comme à toutes les influences, et ne vît, quand il le juge, qu'un ouvrage digne de blâme ou d'estime, je disculerais volontiers quelques points de la censure, qui me paraissent douteux; mais, d'une part, j'y mets trop peu d'importance, ne voulant faire qu'un délassement de mes compositions dramatiques; et de l'autre, je suis convaincu que le moment de censurer de sang-froid n'est pas encore arrivé. Les têtes fermentent, les plumes déchirent, et l'on consulte, plus que sa raison, les ressentimens et les souvenirs.

A propos des invraisemblances attribuées à quelques-unes de mes situations, je ne dirai qu'un seul mot. Il y a deux sortes de vraisemblances,

l'une absolue, l'autre théâtrale; et cette dernière n'étant autre chose que la possibilité, je ne vois rien d'impossible dans la liberté de sortir accordée à mon prisonnier de Newgate, puisque cette faveur, uniquement dépendante de la volonté du concierge, ne pouvait trouver d'obstacles, si ce n'est dans une défiance très-raisonnable à la vérité, mais qui pouvait être vaincue par les instances du prisonnier, surtout par la vénération et la pitié qu'il inspire.

En un mot, l'humanité, quelque rétrécie qu'elle soit par la corruption de nos mœurs, n'a point de bornes prescrites. Cette assertion est tellement vraie, que, même aux époques les plus funestes de notre révolution, nous avons vu ressortir, à côté de nos scènes de barbarie, des traits de générosité qui passent toute croyance, comme si le bien et le mal se faisaient par compensation. Faut-il s'appuyer d'un exemple? Il m'est donné par le sieur V...B......D, concierge dans l'une des maisons d'arrêt de Paris. Cet honnête homme permettait à M. D... , dont le crime *révolutionnaire* encourait la peine capitale, de sortir tous les soirs de sa prison. Ce fait répond à la question qui m'est faite par un journaliste distingué. C'est l'un de ceux dont la décente critique, ayant pour objet l'intérêt de l'art, sait renoncer à l'esprit pour la raison et la bienséance. Il me demande si les concierges des prisons d'Etat, où je suis demeuré cinq ans, avaient quelque ressemblance avec le personnage de mon drame. Je vais répondre pour moi-même.

Emprisonné à deux époques de ma vie, d'abord, par les *mitrailleurs de Lyon*; en second lieu, par l'arbitraire d'un gouvernement despotique, j'ai rencontré, dans les prisons, des concierges très-humains. L'un d'eux, que je nommerais s'il l'eût permis à ma reconnaissance homme d'esprit et de cœur, est doué d'une élévation de sentimens telle que, pour la supposer dans une pareille condition, il faut l'avoir éprouvée.

Après mon expérience, je ne puis me reprocher d'avoir fait de mon geôlier de Newgate une sorte de héros; et, comme c'est là le point de critique le plus raisonnable, je passerai sur les invraisemblances qui me seraient encore reprochées. Il faut acheter à quelque prix des situations dramatiques. J'en ai amené quelques-unes dont le public m'a su gré. Je l'ai vu toujours indulgent, et souvent très attendri.

Mon succès ne m'éblouit pas; il m'excite et m'encourage. Pur et sans intrigues, *car je ne l'ai pas travaillé*, il me porte à espérer une approbation mieux justifiée, lorsque, après avoir médité sur les moyens et les résultats dramatiques, leur combinaison et leurs ressorts, j'aurai appelé l'attention publique sur un genre moins combattu. Toutefois, quelque puissamment qu'on argumente contre le drame, les argumens ne m'ont pas vaincu. Que l'on bannisse du théâtre ces productions monstrueuses, où le trivial et l'enflure, bizarrement assemblés, blessent à chaque mot l'oreille et le goût: c'est à la fois justice et raison; mais étendre la proscription sur le drame proprement dit, c'est-

à-dire sur la peinture simple et vraie des scènes malheureuses de la vie, dans lesquelles chacun peut se reconnaître par quelque endroit, et tout au moins se convaincre qu'il ne serait pas insensible aux infortunes de son semblable, c'est conduire le cœur de l'homme vers l'absolue privation de toute sensibilité, c'est lui défendre de s'attendrir, et, pour ainsi dire, enchaîner l'action du sentiment et de la morale. Si l'intervalle est immense qui sépare l'homme opulent du tableau des misères humaines, sera-t-il tout-à-fait inutile de le toucher, de l'émouvoir par des infortunes imaginaires qui pourraient se réaliser pour lui, et de combattre, par des spectacles touchans, l'endurcissement de cœur auquel sont enclins tous les hommes, mais plus généralement lorsqu'ils se trouvent placés dans une haute fortune? La comédie fronde les ridicules; le drame peut attaquer les vices, et du moins faire briller la vertu dans un jour tellement éclatant, qu'elle devienne pour tous un sujet d'exemple et d'imitation. Mais s'il faut condamner le drame à n'émouvoir que la multitude, il n'en conservera pas moins un but sérieux et profond. L'homme du peuple qui pleure n'est jamais un homme à craindre; car ce n'est pas en pleurant que s'expriment le mépris et la dérision, lorsqu'ils se jouent des choses les plus respectables, trop souvent les moins respectées.

Laissons là les esprits forts pour qui l'attendrissement est une sorte de bassesse; leur parlez-vous de morale, de vertu, de conscience? c'est presque leur insulter. Ils se vengent, et je pardonne à

de spirituelles saillies; car on fait grâce à l'esprit. J'observerai seulement que, si le domaine de la censure n'est pas encore rigoureusement déterminé, il n'en aura pas moins les bornes qui lui sont toujours assignées par le sentiment des bienséances. Comment se fait-il qu'un sentiment, si naturellement indiqué, ne soit pas dans tous les cœurs?

Il est mille circonstances dans lesquelles il n'est pas plus permis de se distinguer par des actions extraordinaires que par des écrits remarquables. Pareils aux harpies de la Fable, qui souillent tout ce qu'elles touchent, l'intérêt et la jalousie, toujours actifs et vigilans, s'alarment de tous les succès, les empoisonnent, les arrêtent, et semblent s'être ligués pour étouffer, dès leur naissance, tous les germes de célébrité. Ainsi, les actions les plus simples, adroitement enveloppées, se défigurent, se compliquent; et pour cela que faut-il? Dénaturer les motifs. Bientôt il devient impossible, même à la bonne foi la plus pure, de les apprécier avec justice; et faut-il s'étonner alors que ces mêmes actions, éternellement louables dans tous les temps, dans tous les lieux, cessent d'être récompensées, lorsque, pour être aperçues de l'autorité qui récompense, elles ont à traverser tant de degrés de hiérachies, tant de passions, tant d'obstacles (*)?

(*) Incapable de tremper ma plume dans le fiel de la haine et de l'envie, je saurai bientôt me servir des pinceaux de la vérité pour redresser les erreurs de l'opinion sur des faits

Cependant la conscience, dont il ne faut parler dans les drames qu'avec beaucoup de circonspection, la conscience n'est point une chimère : je sens qu'elle aide puissamment à mépriser l'injustice ; elle accoutume à la supporter ; et, comme depuis long-temps cette habitude m'est familière, j'en ai retiré l'avantage d'être devenu le maître de ma sensibilité. J'ai appris en même temps à n'estimer que ce qu'elles valent les choses que l'on poursuit dans le monde avec tant de turbulence et de tourment. Je sais que l'ambition avilit, que l'intrigue déshonore ; et si je dois faire quelques pas encore dans la carrière que je me suis ouverte, j'y marcherai pour ma consolation et l'oubli de mes longs malheurs. Je n'y verrai point de rivaux, mais seulement des émules : puissé-je y trouver des amis!

---

mal vus et dénaturés. Traîné en 93 devant un tribunal révolutionnaire, proscrit, poursuivi, condamné, fugitif et contraint de m'exiler de ma patrie, j'y rentrai glorieusement l'an 1808, après avoir sauvé d'un complot d'empoisonnement la garnison française de Barcelonne, et, trois mois après, du pillage et de l'incendie la seconde ville de Catalogne, entré seul dans une place occupée par vingt mille Espagnols en armes : une captivité de cinq ans dans une prison d'état a payé ces deux services. Il est vrai, mais affreux, de le redire, que c'est pour avoir obéi à l'honneur et à la reconnaissance.

. . . .

Je donnerai, aux faits que j'indique, un développement plus étendu dans les Mémoires que je me propose de publier prochainement.

PERSONNAGES.

La Duchesse d'YARMOUTH. (1er. *rôle.*)
Sir ATKINS, gentilhomme anglais sous le nom de Paderbonn. (1er. *rôle.*)
CLARA, femme de sir Atkins.
JENNY, fille de sir Atkins et de Clara.
MURRAY, neveu de Fitgam, promis à Jenny.
FITGAM, négociant de Londres, oncle de Murray. (*père noble.*)
WALFRED, ami et avocat de Paderbonn.
JOHNSTON, concierge des prisons de Newgate. (*financier.*)
Mistriss JOHNSTON.
OWEL, sous le nom de Patriss, intendant de la Duchesse.
UN SHÉRIF.
UN NOTAIRE.
UN PORTE-CLEF. Et un valet parlant
GENS DE JUSTICE.
GENS DE SIR ATKINS.

La scène est à Londres, au XIVe siècle.

Les premier, deuxième et cinquième actes se passent dans la prison de Newgate; les troisième et quatrième dans un salon de l'hôtel de Paderbonn.

Ce serait commencer par l'ingratitude, que de passer sous silence l'obligeant accueil que j'ai reçu de M. Picard. Mis au-dessus des petites pensées, par sa réputation et son mérite, il ne ferme point la lice : je sais qu'il l'ouvre et l'aplanit. Rien n'est comparable au zèle de MM. les Sociétaires du théâtre royal de l'Odéon; la distribution des rôles, un peu forcée par des circonstances imprévues, devait laisser quelque chose à désirer du côté de l'ensemble et de l'harmonie, toutefois, M. Perroud, mis en possession de plaire par la vérité de son talent, dans un genre tout opposé, n'a point hésité à combattre les plus grandes difficultés pour remplir le rôle de Paderbonn, le plus important de l'ouvrage. M. Chazel s'est fait distinguer, dans le rôle du concierge, par le naturel et la franchise habituels de son jeu. En général, je dois à tous les acteurs du théâtre royal de l'Odéon un partage égal de reconnaissance. Je ne parle point des dames, dont je blesserais la modestie. Ma gratitude sera la même envers les comédiens de province, s'ils veulent bien saisir, suivant mes intentions, l'esprit et le caractère de chaque rôle. Paderbonn, avec sérénité, calme, simplicité; Johnston, avec rondeur et bonhomie; Fitgam, avec un peu de crudité et de sensibilité concentrée; Walfred, avec onction et chaleur, et Murray avec noblesse; enfin donner à la Duchesse de la dignité sans prétention, à Clara du pathétique et des larmes, à Jenny de la candeur, à mistriss Johnston de la défiance sans dureté, ce sera donner à mon ouvrage une couleur convenable, et faire passer les défauts à la faveur du talent.

LE PRISONNIER
DE
NEWGATE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la prison de Newgate. A droite et à gauche, deux portes conduisent, l'une dans la chambre de Paderbonn, l'autre dans l'appartement du concierge. Sur un des côtés de la scène est une table sur laquelle sont des papiers et des cartons de bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHNSTON, *sortant de la chambre de Paderbonn.*

Ce pauvre Paderbonn ! Je le plains... Mais qu'y faire ?
C'est tout ce que je puis. J'ai, comme à l'ordinaire,
Fait chez lui ce matin ma visite d'ami,
Et j'ai voulu savoir s'il avait bien dormi.
Tout honnête homme dort... J'en juge par moi-même...
Je ne puis m'expliquer pour quel motif je l'aime !...
Si tous les prisonniers pouvaient lui ressembler,
Je les laisserais tous, je crois, venir, aller :
Il est toujours cruel de leur fermer la porte.
Si l'on vient en prison, j'aime que l'on en sorte ;
Et les jours de bonheur pour les honnêtes gens
Sont ceux où la justice absout les innocens.
Mais pour les plaindre alors les juges en sont quittes.
Morbleu !... Déjà si tard ! c'est l'heure des visites :

Allons, cette heure-là me fait toujours plaisir;
L'aspect des malheureux ne saurait m'endurcir,
Et pour les soulager j'aurai toujours une âme.
Je me gêne pourtant à cause de ma femme;
Il faudrait quereller et le jour et la nuit...
Quelqu'un? Monsieur Murray!

SCENE II.

JOHNSTON, MURRAY.

MURRAY.

Paderbonn...

JOHNSTON.

Il écrit;
Mais je l'avertirai...

MURRAY.

Je vais ici l'attendre.

JOHNSTON.

Sortira-t-il enfin?

MURRAY.

Je n'ai pu rien apprendre.

JOHNSTON.

Toujours quelques retards! Un homme est accusé?
Vite il est en prison; sortir est malaisé:
C'est la règle.

MURRAY.

Etre juste est donc bien difficile!

JOHNSTON.

Je le vois chaque jour sans être fort habile,
Et si l'on me chargeait de juger au palais...
A chacun son état: on m'attend, et je vais
Revoir mes prisonniers; ils m'occupent sans cesse.
Eh! mais? c'est aujourd'hui le jour de la duchesse.
Justement. Je voudrais qu'elle vînt tous les jours;
Les malheureux du moins auraient quelques secours.

MURRAY.

Vous me faites aimer son noble caractère.

JOHNSTON.

Si vous la connaissiez...

MURRAY.

Son nom?

JOHNSTON.

C'est un mystère.
Telle fait peu de bien qui fait beaucoup de bruit;
Mais celle-ci se cache : un de ses gens la suit,
Un seul. De ses bienfaits je ne sais pas le nombre.
Elle a pour intendant un homme triste et sombre :
S'il est fort honnête homme, on peut être surpris;
Un intendant!... sans doute il craint de se voir pris,
S'il entre ici, toujours il est lent et revêche :
Est-il près de sortir? on voit qu'il se dépêche.
Au reste, à tout cela, moi, je n'ai rien à voir,
Et, sans plus discourir, je vais à mon devoir.

SCENE III.

MURRAY, *seul.*

C'est un homme excellent; Paderbonn le révère.
Bientôt il va venir : que lui dire? que faire?
Ce malheureux écrit ne s'est pas retrouvé.
Qu'espérer maintenant?

SCENE IV.

PADERBONN, *sortant de sa chambre*, MURRAY.

PADERBONN.

Quoi! sitôt arrivé?
Ton zèle chaque jour se montre davantage.
Tu me parais chagrin?

MURRAY.

Je le suis

PADERBONN.

Du courage.

MURRAY.

J'ai cherché vainement.

PADERBONN.

Il n'y faut plus songer.
Walfred, dans cet espoir, voulait t'encourager :
Cet écrit, disait-il, peut se trouver encore.
Tu vois qu'il est perdu.

MURRAY.

Mais comment ?

PADERBONN.

Je l'ignore.
J'appelle à mon secours mes souvenirs confus ;
Ils me trahissent tous : Murray, je ne l'ai plus.
Cet écrit devenait une preuve puissante,
J'étais justifié.

MURRAY.

Votre sort m'épouvante.

PADERBONN.

Comme toi j'en frémis... mais ce n'est pas pour moi.

MURRAY.

Pour qui craindriez-vous?

PADERBONN.

Pour ma fille et pour toi.
L'homme est toujours aveugle en jugeant l'apparence.
On m'accuse d'un crime ; et déjà l'évidence
Paraît, en m'accablant, m'avoir humilié.
L'innocent par lui-même est mal justifié !...
Fatales passions ! J'ai connu leur empire ;
Le comte de Sydmarks, cédant à leur délire,
S'était déshonoré par un enlèvement.

Moi seul je l'arrêtai... Sydmarks, dès ce moment,
(Nous ne pardonnons pas à qui nous sait coupable.)
Dans son inimitié toujours plus implacable,
Craignit un souvenir qui s'était endormi;
Enfin... me réduisit à frapper un ami.
J'avais, pour l'épargner, ménagé ma défense;
Il le voulut... Le Ciel connaît mon innocence;
Un témoin la savait... il était avec moi...

MURRAY.

Ce témoin?

PADERBONN.

Je lui dois l'état où je me voi.

MURRAY.

Il vous aurait trahi?

PADERBONN.

Du moins je le soupçonne.
Un cœur noble et sans feinte aisément s'abandonne
A trop de confiance.... Et quel retour cruel!
J'avais pris un valet qui se nommait Owel;
Je le crus honnête homme, après quelques épreuves;
D'un zèle assez ardent il me donnait des preuves;
Toujours mes intérêts semblaient être les siens.
Mes fermiers le payaient, il veillait sur mes biens;
Sur sa fidélité j'étais sans défiance....
Bientôt je devais faire une autre expérience;
Un homme est rarement tout ce qu'il nous paraît.
La nuit de mon duel cet Owel disparaît,
Et je n'accuse encor que son esprit timide.
Mais, dès le lendemain, de son âme perfide
Il m'apprit la noirceur, et tout me fut connu.
Cette nuit je perdis presque mon revenu:
Owel me dépouillait de trois mille guinées....
Eh! bien, je les aurais sans peine abandonnées
Pour l'écrit de Sydmarks.... Et que ne puis-je encor
L'acheter à ce prix! L'honneur vaut mieux que l'or.

MURRAY.

Ce détestable Owel le deroba peut-être?

PADERBONN.

Qu'en eût-il fait ?

MURRAY.

Enfin, cet Owel est un traître.

PADERBONN.

Il a tout révélé, je le suppose bien ;
Mais l'écrit de Sydmarks ne lui servait à rien.

MURRAY.

Ainsi, vous restez seul contre la calomnie !

PADERBONN.

A mes accusateurs je montrerai ma vie ;
Peut-être elle suffit pour me justifier.

MURRAY.

Oser de Paderbonn faire un vil meurtrier !

PADERBONN.

Souvent à se cacher l'innocence est réduite.
Au fond du Southerland j'ensevelis ma fuite ;
J'y cherchais le repos ; ignoré, je l'obtins ;
Le nom de Paderbonn cacha celui d'Atkins :
C'est un nom qu'on me donne encor par habitude.
Seul, j'aurais tout bravé.... Pleine d'inquiétude,
Ma Clara chaque jour pleurait à mes genoux ;
Il m'en coûta de fuir.... Mais j'étais son époux.
Ainsi, loin d'Edimbourg les soupçons m'exilèrent :
J'obéis à Clara ; mais dix ans s'écoulèrent,
Et je croyais jouir, dans Londres inconnu,
D'un asile plus doux sans péril obtenu.
Ton oncle fut chargé d'accueillir ma famille ;
Je te vis, je t'aimai, je te promis ma fille :
Elle était jeune encore, et trop pour s'engager....
Sorti de l'Angleterre, ignorant mon danger,
Tu reviens aujourd'hui, mon danger te rappelle ;
Jenny te regrettait : tu la revois fidèle,
Prête à combler des vœux par mon choix assurés...
Peut-être pour jamais êtes-vous séparés !

MURRAY.

Séparés!

ADERBONN.

Quelquefois l'innocence succombe.
Si je meurs, sur Jenny si l'opprobre retombe,
Voudras-tu?

MURRAY.

Quel discours?

PADERBONN.

Mon malheur est bien grand.

MURRAY.

Vous m'affligez.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, WALFRED.

PADERBONN.

Tu vois l'ami qui me défend.
(*à Walfred.*)
Ton agitation donne peu d'espérance.
Walfred, que m'apprends-tu?

WALFRED.

Reprends ton assurance;
L'honneur, la vérité te prêtent leur appui...
Il faut nous préparer; on te juge aujourd'hui.

PADERBONN.

Le sursis?

WALFRED.

Impossible, et la loi le refuse.

MURRAY.

On le juge aujourd'hui?

WALFRED, *à Paderbonn.*

L'imposture t'accuse...

PADERBONN.

J'ai vécu sans reproche, et j'éprouve pourtant

Que le soupçon d'un crime afflige l'innocent.

WALFRED.

N'altère point la paix que la vertu nous donne;
Méprise les soupçons, ils n'épargnent personne.

PADERBONN.

Je les trouve cruels, quand leur profonde erreur
Vient d'un ami trop faible empoisonner le cœur.
Honteux de voir le monde avec les yeux du sage,
Fitgam des préjugés accepta l'esclavage,
Leur soumit sa raison, et jusqu'à l'amitié....
Ton oncle est à mon sort fidèle par pitié.

MURRAY.

Il fut dans Edimbourg votre ami dès l'enfance.

PADERBONN.

On m'accuse!... Il hésite à prendre ma défense;
Et si la calomnie aujourd'hui triomphait,
Il suivrait le vulgaire, et me condamnerait.

MURRAY.

Vous jugez mal son cœur.

PADERBONN.

Non, je lui rends justice.
Il est bon.

MURRAY.

Vous voulez qu'un ami s'avilisse
Jusqu'à vous condamner!

WALFRED.

Fitgam est généreux;
Le préjugé l'aveugle; il est bien malheureux.
Je suis sûr de ta cause, et fier de la défendre.

MURRAY.

On vient.

PADERBONN.

Fitgam!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FITGAM.

FITGAM.

Bonjour! je me suis fait attendre,
Mais j'avais ce matin beaucoup de monde à voir.
On le juge aujourd'hui, qui pouvait le prévoir!...
Je sors de votre hôtel, où j'ai laissé madame;
Elle compte venir dans une heure.

PADERBONN.

Ma femme!
Sait-elle qu'on me juge?

FITGAM.

Elle n'en savait rien.
(Il s'assied, et demeure triste et rêveur.)

PADERBONN, *à Murray.*

Son bonheur, tu le sais, m'est plus cher que le mien:
Murray, cours à l'hôtel, empêche qu'elle sorte;
Invente une raison.

MURRAY.

Et laquelle?

WALFRED.

Qu'importe?
Quel que soit le prétexte, il faut la retenir
Et supposer...

PADERBONN.

Dis-lui qu'on vous a fait sortir;
Que Johnston, affligé de l'ordre qu'on lui donne,
Défend aux prisonniers de parler à personne.

WALFRED.

Et qu'elle doit souscrire à cet ordre cruel.

PADERBONN.

De plus, tu vas enjoidre au portier de l'hôtel...

MURRAY.

D'écarter tout le monde.

PADERBONN.

Il te sera facile
D'éloigner de Clara tous les bruits de la ville.
S'il le faut, en mon nom, défends-lui de venir;
Je veux persuader, et non pas attendrir.
Mes juges la verraient leur montrer ses alarmes,
Et me forcer peut-être à rougir de ses larmes!...
Va, l'honneur m'intéresse autant que son repos;
Mais je veux à Johnston en dire quelques mots.
Clara peut nous surprendre, et déjà l'heure passe.
Va, mon ami.

MURRAY.

Je cours.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

FITGAM, *assis*, WALFRED.

WALFRED.

Mon cher Fitgam, de grace,
Sortez de la tristesse où je vous vois plongé.

FITGAM.

Pour un homme d'honneur, se voir ainsi jugé!
(*Fitgam se lève.*)
Quel affront! Oh! voilà de quoi mourir de honte!

WALFRED.

Fitgam, c'est un affront que la vertu surmonte.
Lorsqu'un injuste arrêt frappe un homme de bien,
L'honneur reste avec lui, le préjugé n'est rien.

FITGAM.

Je n'ai qu'un préjugé; le monde le respecte.

WALFRED.

Le monde règle tout; sa faveur est suspecte.

FITGAM.

Il assure lui seul le rang et le crédit.

WALFRED.

Soyez vil, mais heureux, et le monde applaudit...
Toujours l'homme condamne à l'instant qu'il accuse.

FITGAM.

Un homme condamné n'a plus rien qui l'excuse :
Même absous, rarement on échappe au mépris.
Vous êtes riche? On dit : les témoins sont séduits,
On a vendu l'arrêt... Aujourd'hui tout s'achette!
Ce bruit envenimé s'augmente, se répète,
Et le plus innocent n'est jamais assuré
D'être moins avili, ni moins déshonoré :
Toujours de la vertu l'opinion décide.

WALFRED.

Voilà bien le vulgaire! Il est faible et timide.

FITGAM.

L'innocent condamné leverait-il les yeux?

WALFRED.

Le monde l'humilie, il regarde les cieux.
Là, règne la justice, et Dieu tient la balance.

FITGAM.

Walfred, d'un orateur vous avez l'éloquence.

WALFRED.

Je parle; et, s'il le faut, je fais gloire d'agir.
(Paderbonn rentre et ecoute.)

FITGAM.

Puissions-nous le sauver!

WALFRED.

Vous craindrez de rougir
En acceptant Jenny?

FITGAM.

Si Paderbonn succombe,

La honte et le mépris, imprimés sur sa tombe,
D'une tache éternelle auront souillé son nom.

WALFRED.

Quoi!

FITGAM.

Walfred, cette crainte a troublé ma raison;
L'honneur est inflexible, il faut que tout lui cède,
Et je dois...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PADERBONN.

PADERBONN.

Je vous plains! L'erreur qui vous obsède
N'est pas dans votre cœur et corrompt votre esprit.
Vous avez des chagrins que le malheur aigrit;
Mais sur vos préjugés vous vous trompez vous même.
Croyez-moi, cher Fitgam, leur tyrannie extrême,
Plus que vous ne pensez, cède à votre raison;
Un homme à préjugés ne vient pas en prison.

FITGAM.

Je viens vous visiter.

PADERBONN.

On m'accuse d'un crime.

FITGAM.

Faussement.

PADERBONN.

Il est vrai; mais la tache qu'imprime
Le soupçon...

FITGAM.

Est affreuse.

PADERBONN.

Et je suis soupçonné.
Vous serez mon ami si je suis condamné.

FITGAM.

Je suis épouvanté de cette prévoyance.

PADERBONN.

Nous devions nous unir d'une étroite alliance.

FITGAM.

Justifié, je veux vous serrer dans mes bras.
Je suis désespéré si vous ne l'êtes pas.

(Il va sortir.)

PADERBONN, *le retient.*

Aujourd'hui l'on me juge, et la mort peut m'atteindre;
Le déshonneur, jamais! Jenny n'a rien à craindre.
Promettez, quand mon sort sera mieux éclairci,
Avant de voir Clara, de revenir ici.

FITGAM.

Je le promets.

PADERBONN.

Adieu.

(Fitgum sort.)

SCENE IX.

PADERBONN, WALFRED.

WALFRED.

Quelle vertu bizarre!

PADERBONN.

Walfred, je crains de perdre un ami qui s'égare...
(Voyant entrer Johnston.)
Johnston!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, JOHNSTON.

JOHNSTON.

Tenez-vous prêt, on vient de m'avertir.

PADERBONN.

Je sais que l'on me juge.

JOHNSTON.

Et vous allez sortir.
Moi, je ne verrai plus souffrir un honnête homme.
Heureusement qu'ici j'en vois peu ; mais, en somme,
C'est encore pour moi beaucoup trop d'en voir un ;
Et tout irait bien mieux s'il n'en venait aucun.

PADERBONN.

A me voir délivré votre âme s'intéresse?

JOHNSTON.

Beaucoup, et ce n'est pas, monsieur, par politesse
Que je vous parle ainsi : je n'ai point de jargon,
Et je suis tout-à-fait concierge de prison ;
Un peu brusque parfois, mais pourtant un bon diable.

WALFRED.

Johnston, vous êtes bon, honnête, serviable ;
Toujours le malheureux ici vous bénira.

JOHNSTON.

Johnston à son retour vous félicitera.

WALFRED.

Je cours me préparer. Le Ciel est juste.

PADERBONN.

Ecoute :
L'homme cède à l'erreur, sa justice est un doute ;
Et, malgré tout l'espoir que tu veux me donner,
Mes juges, mal instruits, pourraient me condamner.

WALFRED.

Tu crains?

PADERBONN.

J'ai tout prévu pour Clara, pour ma fille ;
Mais je veux obliger une honnête famille :
Au pauvre abandonné nous devons quelques soins.
Une mère indigente est livrée aux besoins...

Voilà son nom : je veux adoucir sa misère.
J'ai su que trois enfans redemandent leur père,
Retenu dans les fers pour un cas fort léger;
Trois cents livres, dit-on, peuvent tout arranger;
Prends ce billet, demain tu verras sa partie.
Cette autre somme encor peut être répartie
Entre des malheureux, coupables il est vrai;
Ils sont hommes, ami, je les soulagerai;
Et, contre ton espoir, si ma vie est bornée,
Je n'aurai pas perdu ma dernière journée.

JOHNSTON.

Et voilà cependant l'homme qu'on va juger!

PADERBONN.

Va.

WALFRED.

Ta vertu m'élève et doit t'encourager!

SCENE XI.

JOHNSTON, PADERBONN.

JOHNSTON.

Il n'aura point de peine à vous tirer d'affaire:
J'en serai si joyeux!

PADERBONN.

Vous me traitez en frère,
Vous avez mille soins et mille attentions.

JOHNSTON.

Mais l'on a quelquefois des inclinations.
Je vois sur votre front votre innocence écrite.

PADERBONN.

Je n'ai point fait de mal: c'est un faible mérite.

JOHNSTON.

S'il n'était pas si grand, il serait plus commun.

Sur cent qui font du mal, si l'on en voyait un
Qui voulût quelquefois essayer le contraire!...
Mais ainsi va le monde, et l'on ne sait qu'y faire
(*Deux gens de justice entrent.*)
On vient pour vous chercher, tenez (et sans sujet)
Jusqu'à votre retour je vais être inquiet.

PADERBONN.

Je suis calme.

JOHNSTON.

On doit l'être alors qu'on vous ressemble.

PADERBONN.

Johnston, rassurez-vous.

SCENE XII.

JOHNSTON, *seul.*

Ce n'est pas lui qui tremble,
Comme le font tous ceux que l'on mène juger :
C'est qu'il est innocent. J'ai fait pour l'obliger...
Tout... et j'aurais voulu faire encor davantage,
Sans le moindre intérêt : ce n'est point mon usage
De tirer de ma place un misérable gain ;
Et je ne me vends pas lorsque je suis humain.
Je suis concierge ici ; quel métier, quand j'y pense!...
Il semble, en vérité, qu'aujourd'hui je commence
A voir des malheureux. C'est un mal d'être doux ;
Il faudrait être dur, et moi je les plains tous.
Eh bien! la Providence (il faut la reconnaître)
Tout exprès pour cela me met ici peut-être.
Malheureux, je voudrais aussi qu'on m'obligeât ;
Toujours un honnête homme ennoblit son état.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHNSTON, MISTRISS JOHNSTON.

JOHNSTON.

Assez souvent, je crois, je vous l'ai dit, ma femme ;
On fait bien, quand on peut, d'avoir une bonne âme :
Ainsi tous vos caquets n'aboutissent à rien.
Vous trouvez toujours mal qu'on fasse un peu de bien ;
Et pourtant ce n'est pas que vous soyez méchante,
On sait bien qu'une femme est toujours défiante ;
C'est trop... Et qui pourrait vous entendre parler,
Croirait mes prisonniers tous prêts à s'envoler.
Tous les murs sont ici des murs de place forte.

MISTRISS JOHNSTON.

Voulez-vous faire mieux?

JOHNSTON.

Eh bien?

MISTRISS JOHNSTON.

Ouvrez la porte :
Fiez-vous, sur parole, aux gens que vous gardez.

JOHNSTON.

Discours extravagans.

MISTRISS JOHNSTON.

Bon, vous en répondez.
A Tiburn quelquefois leur vertu les amène;
S'ils s'en vont, le shérif ne prendra pas la peine
De les faire chercher : ils sont si malheureux!
Vous irez à Tiburn faire le généreux;
Ou, sur la pleine mer, après leur escapade,
Jusqu'à Botany-Bay faire une promenade.
La loi du talion est en usage ici.

JOHNSTON.

Vous prenez, sur les lois, beaucoup trop de souci.
D'ailleurs je me connais en physionomie,
Je sais à quelles gens il faut que je me fie :
Sur aucun prisonnier je ne me suis mépris;
Et ce n'est pas pour rien que j'ai mes cheveux gris.
Les risques sont pour moi.

MISTRISS JOHNSTON.

Songe que je suis mère;
S'il arrivait...

JOHNSTON.

Allons, je serai plus sévère.

MISTRISS JOHNSTON.

Nous sommes exposés...

JOHNSTON.

Il faut être prudens.
On ne peut pourtant pas brusquer de pauvres gens.

MISTRISS JOHNSTON.

J'ai vu passer ici de bien grands misérables!

JOHNSTON.

Il en vient, par malheur, qui ne sont pas coupables,
Et de les plaindre alors il peut m'être permis.
Sais-tu quel est leur crime? Ils ont des ennemis...
Le monde est bien injuste, et lorsque je calcule...

MISTRISS JOHSNTON.

Ah! mon pauvre Johnston, que vous êtes crédule!

Et pourtant vous avez quelquefois du bon sens;
Mais de vos prisonniers faire des innocens!

JOHNSTON.

J'en connais qui le sont.

MISTRISS JOHNSTON.

Tous, s'il faut les entendre;
Et les juges, pour eux, devraient se faire pendre.

JOHNSTON.

C'est toujours revenir à vos premiers propos:
Je vous dis une chose, et vous dites des mots.
Nous avons un exemple.

MISTRISS JOHNSTON.

Et lequel?

JOHNSTON.

Ce me semble,
C'est monsieur Paderbonn, et, lorsqu'on lui ressemble,
C'est fort injustement qu'on est emprisonné.

MISTRISS JOHNSTON.

Johnston, que diriez-vous s'il était condamné?

JOHNSTON.

Je dirais... je dirais qu'on a perdu la tête.

MISTRISS JOHNSTON.

Celui qui le paraît n'est pas le plus honnête.

JOHNSTON.

Vous verrez qu'il faudra douter de ce qu'on voit.

MISTRISS JOHNSTON.

Douter est sage.

JOHNSTON.

Et moi j'aime cet homme.

MISTRISS JOHNSTON.

Soit.
Je l'aime aussi beaucoup, et, du fond de mon âme,
Je le plains comme vous, car je suis bonne femme,

Malgré que l'on en dise; et vous le savez bien :
Mais j'ai de la bonté sans m'exposer à rien.
En un mot, à Newgate on ne vient pas sans cause,
Et l'on est, bien ou mal, jugé pour quelque chose...

JOHNSTON.

Ma femme! sur ce point, taisez-vous, s'il vous plaît.
Je ne souffrirai pas...

MISTRISS JOHNSTON.

Nous verrons son arrêt.

JOHNSTON.

Son arrêt! Eh! morbleu!

MISTRISS JOHNSTON.

Le voilà qui s'enflamme.
Calmez-vous; je vous cède, et pourtant je suis femme:
On ne voit pas souvent des exemples pareils...
Vous, pour votre intérêt, écoutez mes conseils.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

JOHNSTON, *seul.*

La voilà maintenant qui veut m'apprendre à vivre.
Les conseils d'une femme!... Ils seraient beaux à suivre.
Je sais heureusement gouverner ma maison...
Pourtant, c'est un grand poids, et ma femme a raison.
Il faut le supporter ; chaque état a ses peines.
J'ai bien quelques soucis, mais je n'ai point de chaînes:
C'est un bonheur, sait-on ce qu'on peut devenir?...
Cet intendant Patriss tarde bien à venir!
Il viendra, malgré lui, car c'est là son usage,
M'apporter les deniers dont je fais le partage;
Déjà, dans ce carton, j'ai quelques noms écrits,
Et je veux... Le voici. Bonjour, monsieur Patriss.

SCENE III.

JOHNSTON, OWEL, *sous le nom de Patriss.*

JOHNSTON.

Vous venez aux prisons pour y rendre service
A bien des malheureux.

OWEL, *toujours sombre.*

Il faut que j'obéisse.
Dans la condition où le sort m'a placé,
Que faire?

JOHNSTON, *à part.*

Il ne vient pas sans qu'il y soit forcé.

OWEL.

Vous verrez aujourd'hui madame la duchesse.

JOHNSTON.

Et de la seconder votre zèle s'empresse?

OWEL.

Je ne fais jamais rien que ce qu'elle a prescrit.

JOHNSTON.

Sur tous les malheureux sans cesse elle gémit.
Elle a pour chacun d'eux les bontés d'une mère:
Elle est riche, puissante, elle plaint la misère,
Et s'est faite humblement dame de charité.
Une femme toujours a de l'humanité.

OWEL.

La duchesse a bien plus: son âme toujours grande
N'attend pas qu'a ses pieds le pauvre lui demande
La pitié, des secours: le pauvre les obtient;
Et, sans l'humilier, sa bonté le prévient.
Toujours sa modestie a peur que je la nomme.
Je garde son secret.

JOHNSTON.

Vous êtes honnête homme.

OWEL, *vivement.*

J'apporte cet argent pour quelques prisonniers.

JOHNSTON, *montrant une liste.*

Sur cette note-ci sont inscrits les premiers,
Et les moins criminels et les plus misérables.

OWEL.

Sa pitié la plus grande est pour les plus coupables.

JOHNSTON, *montrant un autre endroit de la liste.*

Ceux-là sont arrêtés pour des crimes bien forts.

OWEL.

Ils sont plus malheureux, ils ont plus de remords.

JOHNSTON.

Il faudrait en avoir, je crois, pour s'y connaître.
Il me semble pourtant, et cela devrait être,
Que les plus criminels ont le cœur endurci.
Je le vois chaque jour.

OWEL.

Tous ne sont pas ici,
Et des crimes bien grands sont impunis encore.

JOHNSTON.

Croyez-moi : tôt ou tard...

OWEL.

Johnston, on les ignore :
Ainsi, de grands forfaits ne sont pas expiés ;
Les uns sont inconnus, les autres oubliés ;
Mais pour le criminel, quel que soit son refuge,
Il n'est plus de repos.

JOHNSTON.

Vous parlez comme un juge;
Mais vous avez raison. On va tirer d'ici
Un prisonnier que j'aime, et qui n'est pas ainsi...

Il est toujours content, toujours prêt à sourire...
Il est à l'audience.

OWEL.

Oui, l'on vient de me dire
Qu'on jugeait aujourd'hui...

JOHNSTON.

C'est un bien grand procès.

OWEL.

Savez-vous le sujet?

JOHNSTON.

Je le sais à-peu-près.
C'est un homme tué.

OWEL.

Comment?

JOHNSTON.

Dans une affaire.

OWEL.

Un duel!

JOHNSTON.

Paderbonn tua son adversaire.

OWEL.

Paderbonn!

JOHNSTON.

D'Edimbourg.

OWEL.

Mais il est étonnant
Que ce nom-là m'échappe!

JOHNSTON,

Est-ce bien surprenant?
Peut-on, dans Edimbourg, connaître tout le monde?
Depuis dix ans....

OWEL.

Dix ans! Que l'époque réponde
A celle où j'en sortis...

JOHNSTON, *à part.*

Cet homme est singulier.

(Haut.)

Vous auriez du plaisir à voir ce prisonnier?

OWEL, *troublé,*

La duchesse m'attend.

JOHNSTON.

On vient. C'est lui peut-être.

OWEL, *à part.*

Cet homme est d'Edimbourg, il peut me reconnaître;
Sortons.

JOHNSTON.

Je suis bien sûr qu'on vient de l'acquitter.

OWEL.

Adieu.

JOHNSTON,

Vous le verrez.

OWEL.

Je ne puis m'arrêter.

SCENE IV.

JOHNSTON, FITGAM.

FITGAM, *entrant.*

Le voilà condamné!

OWEL, *sortant.*

Condamné!

FITGAM.

Pour un crime!

Paderbonn!...

JOHNSTON.

Condamné!

FITGAM.

C'est vraiment un abîme,
Un mystère d'horreur où je le vois plongé.
La cause est sans appel! Paderbonn est jugé!
Et demain!... Malheureux!

JOHNSTON.

Je ne sais si je veille...
Comment?

FITGAM.

Après dix ans, il faut que l'on réveille
Un procès oublié!

JOHNSTON.

Vous avez entendu
L'arrêt?

FITGAM.

Oui, son arrêt.

JOHNSTON.

Je reste confondu.

FITGAM.

Et quelle honte! Il faut que la mort l'avilisse!

JOHNSTON.

Je soutiendrai toujours que c'est une injustice.

FITGAM.

De leur conviction tous les juges frappés,
Se réunissent tous.

JOHNSTON.

Ils se seront trompés;
Et les juges enfin ne sont pas infaillibles.
Moi, je ne crois jamais que les choses possibles;
Je l'ai vu bon, sincère, humain, compatissant:
Quand on est fait ainsi, l'on doit être innocent.

FITGAM.

Vous pouvez le sauver, ma fortune est immense.

JOHNSTON.

Vous n'avez pas dessein de m'avilir, je pense?

*

FITGAM.

Qui? Moi, vous avilir! Je dois vous estimer.
Un bon cœur est toujours sûr de se faire aimer:
Vous êtes bienfaisant, voilà le plus beau titre.
Le monde qui nous juge est un mauvais arbitre,
S'il veut juger surtout des mœurs et des vertus:
C'est à l'homme opulent qu'il en donne le plus;
Et, lorsqu'il veut citer un cœur noble et fidèle,
Croirait s'humilier en cherchant un modèle
Aux rangs où la fortune offre le moins d'éclat.
Je soutiens que l'on peut, dans le dernier état,
Trouver l'humanité, rencontrer la noblesse:
Votre condition n'a rien qui vous abaisse;
Et, sorti de la foule, ou des rangs les plus hauts,
Un homme est toujours homme, et peut être un héros.
Vous offrir un ami, ce n'est pas vous séduire.

JOHNSTON.

A me déterminer ce prix pourrait suffire,
Plus que votre fortune et son immensité;
Mais si je vous cédais, vous m'auriez acheté:
Car le monde aisément croit à ce qu'il suppose;
Et vous ne voulez pas, monsieur, que je m'expose,
Pour vous rendre service, à me voir diffamé.

FITGAM.

Plus d'espérance.

JOHNSTON.

Il vient.

FITGAM.

Je l'avais trop aimé.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PADERBONN.

PADERBONN.

Je le vois, Parderbonn n'a rien à vous apprendre:

Cet arrêt imprévu doit un peu vous surprendre,
Il est vrai ; mais enfin, je ne vois pas pourquoi
Vous seriez de mon sort plus affligé que moi.
Vous avez, chez Fitgam, rempli votre promesse;
Vous êtes plein d'honneur; et de votre faiblesse
Aujourd'hui cependant je redoute l'excès.
Peut-être la raison gardera quelque accès
Sur les opinions dont l'abus vous égare,
Et vous ne voudrez point être injuste et barbare...
Johnston, vous me quittez?

JOHNSTON.

Vous serez seul, ce soir,
Je reviendrai... Parlez, je ne veux rien savoir...

PADERBONN.

Mon ami!

JOHNSTON.

Vous avez, monsieur, plus d'une affaire...
Demandez à Johnston tout ce qu'il pourra faire:
Vous êtes à l'instant bien sûr de l'obtenir.

PADERBONN.

Je crois, mon cher Johnston, que Walfred va venir;
Vous n'avez plus qu'un jour à me rendre service.

JOHNSTON, *sortant.*

Je vous l'amenerai... Voilà donc la justice!

SCENE VI.

PADERBONN, FITGAM.

PADERBONN.

Eh! bien, vous vous taisez, Fitgam; le préjugé
Vous rendrait-il cruel? Vous m'avez affligé,
Mon ami; ce n'est pas votre cœur que j'accuse:
Le monde vous entraîne, et même il vous excuse,

Je le sens ; vous voyez avec des yeux d'effroi
Un homme condamné. Mais cet homme, c'est moi,
Votre ami. Vous rendez la vertu bien amère.
On cesse d'être humain quand on est trop sévère.

FITGAM.

Mon âme, toujours ferme, eut toujours à souffrir.

PADERBONN.

Je préfère un cœur faible ; il se laisse attendrir.

FITGAM.

Que voulez-vous ?

PADERBONN.

Fitgam a rempli sa parole.

FITGAM.

Parlez.

PADERBONN.

Pour vos sermens, ce respect me console,
Et, j'en suis assuré, vous les remplirez tous ;
Ma fille de vos mains recevra son époux.
Votre neveu...

FITGAM.

Murray !

PADERBONN.

Vous hésitez ?

FITGAM

Ma vie
Quarante ans fut sans tache...

PADERBONN.

Eh bien ?

FITGAM.

Je sacrifie,
Si l'on peut vous sauver, mon crédit et mes biens...
Mais c'est, vous le savez, à l'honneur que je tiens.

PADERBONN.

Dites aux préjugés... Quelle est votre réponse ?

FITGAM.

Le monde vous la fait, sans que je la prononce.

PADERBONN.

Et vous me trahiriez? Vous!

FITGAM.

Je suis consterné.

PADERBONN.

Vous pleurez? Ah! Fitgam!

FITGAM.

Vous êtes condamné.

PADERBONN.

Mes juges, comme vous, n'ont pas connu ma vie;
Il faut, il faut un jour qu'elle me justifie.
L'erreur ne porte pas un éternel bandeau;
La vérité viendra s'asseoir sur mon tombeau,
Et mon nom renaîtra de ma cendre honorée...
J'aurai laissé Jenny seule..., désespérée!
Et vous direz alors, plein d'un mortel regret:
J'ai pu les consoler, et je ne l'ai point fait.

FITGAM.

Je le voudrais.

PADERBON.

Murray n'a pas un cœur timide.

FITGAM

Murray!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, WALFRED.

PADERBONN.

Voilà Walfred! Voulez-vous qu'il décide?

FITGAM.

Je sais dans quelle erreur Walfred s'est affermi.

WALFRED.

J'honore Paderbonn.

FITGAM.

Consolez votre ami.

(Il sort.)

SCENE VIII.

PADERBONN, WALFRED.

PADERBONN.

Ah ! plus que mon arrêt, sa dureté m'accable :
Je lui croyais une âme, il est impitoyable.
Non, pour les malheureux il n'est plus d'amitié ;
On leur ôte l'estime et jusqu'à la pitié.
C'est peu qu'on me condamne : il faut qu'on m'avilisse.
Hommes durs et cruels !... Tu n'as point l'injustice
De me croire un ingrat... Mon esprit s'est troublé ;
Pardonne, ô mon ami !..., toi seul m'as consolé !

WALFRED.

Un arrêt te condamne, et ta cause est perdue...
Tu dois m'en accuser, je l'ai mal défendue ;
Et, croyant l'honorer, j'ai couvert de mépris
Un noble ministère.

PADERBONN.

Ah ! Walfred !...

WALFRED.

J'en rougis.

PADERBONN.

Rougir de mon malheur ! Toi ? quelle est ta faiblesse !

WALFRED.

Tu meurs.

PADERBONN.

Relève-toi. Cette lâche tristesse
Abattrait mon courage ; ose le soutenir ;

Cesse de t'affliger, et songe à me servir.

WALFRED.

Je pourrais te servir! Moi?

PADERBONN.

Tu le peux encore.
Tu connais mes malheurs, mais Clara les ignore;
Son erreur me console, il faut la respecter:
Va près d'elle et promets de ne la point quitter.

WALFRED.

Mon ami, plus que toi ton épouse est à plaindre.

PADERBONN.

Je crains son désespoir; moi, je n'ai rien à craindre.
Mes enfans me sont chers, et je pleure sur eux:
Ceux qui me survivront sont les plus malheureux.
Un seul instant me reste et ma vie est passée!...
Faisons de leur bonheur ma dernière pensée.
Et cachons à Clara quel jour sera demain;
Mon cœur est sans effroi: j'aurai le front serein...
Mon ami, cette nuit, je reverrai ma femme.

WALFRED.

Tu séduirais Johnston?

PADERBONN.

Moi! que d'un prix infâme
Je songe à le payer pour quelques jours encor?
Je sais qu'on peut séduire en donnant un peu d'or;
Et tel est, mon ami, l'abus de la richesse;
Mais la séduction, de la même bassesse,
Tache l'homme séduit comme le séducteur...
Ma famille a besoin de son consolateur:
Hâte-toi.

WALFRED.

Que dirai-je?

PADERBONN.

Eh! que puis-je te dire?
Il faut que là-dessus ton amitié t'inspire.

Trompe-les... J'oubliais : fais rendre ce billet...

WALFRED.

Au notaire ! eh ! pourquoi ?

PADERBONN.

Tu sauras mon projet.

(*Walfred sort.*)

SCENE VIII.

PADERBONN, *seul.*

Je donne à ce projet une foi bien légère.
Ah ! trop avidement on croit ce qu'on espère !
Moi-même je m'abuse, et je devrais sentir
Que sans doute Johnston craindra d'y consentir.
Pourtant il m'a montré beaucoup de confiance ;
Il me plaint : chaque jour j'en fais l'expérience,
Et je puis me flatter... Est-ce lui ?

SCENE IX.

PADERBONN, LA DUCHESSE, JOHNSTON ;
PORTE-CLEFS.

JONHSTON.

Le voilà.

LA DUCHESSE.

Paderbonn ! je devrais connaître ce nom-là.

JOHNSTON.

C'est un homme de bien que l'injustice accable.

LA DUCHESSE.

L'injustice !

JOHNSTON.

Oui, madame.

LA DUCHESSE, *à Paderbonn.*

Un devoir secourable
Vers les infortunés conduit ici mes pas.
Ils souffrent : je les plains, et n'examine pas
S'ils pleurent accablés du poids de la justice.
Leur destin m'épouvante; et, pour qu'il m'attendrisse,
Il me suffit d'entendre un cri de la douleur ;
Ici l'humanité ne voit que le malheur.
Mais de l'homme souffrant si la voix révérée
Pénètre dans mon âme, elle en est plus sacrée,
Lorsque, sous l'injustice, il gémit abattu ;
Pour supporter la honte, il faut trop de vertu.

PADERBONN.

Ce n'est pas sur mon front que l'opprobre s'arrête ;
Loin d'être épouvanté du trépas qu'on m'apprête,
Je le vois s'avancer avec tranquillité.
Vivans, l'erreur nous suit ; morts, c'est la vérité.

LA DUCHESSE, *à part.*

Ses paisibles discours respirent l'innocence.
(*à Paderbonn.*)
Vous êtes condamné: quelle est donc la puissance
Qui fait tomber sur vous tant de sévérité?

PADERBONN

L'erreur, la calomnie et la crédulité.

LA DUCHESSE.

L'erreur trop dangereuse est puissante, sans doute;
Je hais la calomnie, et sa voix, qu'on écoute
Toujours légèrement, flétrit les malheureux.
Cependant la justice et les lois sont pour eux,
Et vos preuves enfin devaient être entendues.

PADERBONN.

Mon malheur me les ôte, et je les ai perdues:
Tout me condamne.

LA DUCHESSE.

Ainsi, vous n'avez plus d'espoir.

PADERBONN.

Plus... Je plains mon épouse.

LA DUCHESSE.

Elle sait son devoir.
Le monarque est sensible, il aime à faire grâce.

PADERBONN.

Ah ! ce n'est pas ainsi que la honte s'efface.
Lorsque par un arrêt l'honneur s'est vu flétrir,
Il est affreux de vivre, il l'est moins de mourir.

LA DUCHESSE, *vivement.*

Vous êtes innocent. Quel abandon funeste !

PADERBONN.

Non, l'homme ne perd rien quand la vertu lui reste:
Le sort l'accable, il cède, et ne murmure pas;
L'espérance l'appelle, et Dieu lui tend les bras.

LA DUCHESSE.

C'en est trop; de sa vue il faut que je m'arrache.
A vos juges trompés la vérité se cache...

PADERBONN.

Ils auront tôt ou tard des regrets superflus.

LA DUCHESSE.

Puis-je vous secourir ?

PADERBONN.

Vous ne le pouvez plus.
(*La duchesse sort en donnant des marques de douleur.*)

SCENE IX.

PADERBONN.

Eh ! que sert d'embrasser une vaine chimère ?

O ma fille! ô Clara! le seul bien que j'espère
Est tout dans ce moment, où, réunis sur moi,
Vos regards pleins d'amour me verront sans effroi;
J'oublierai l'infortune à mon heure dernière...
Tout dépend de Johnston; faisons-lui ma prière.
Il revient... M'écouter serait bien généreux...
S'il va me refuser, que je suis malheureux!

SCENE X.

PADERBONN, JOHNSTON.

JOHNSTON.

Quel arrêt!

PADERBONN.

Mon ami, vous pleurez!

JOHNSTON.

Oui, je pleure,
Et je voudrais pouvoir m'en aller tout à l'heure...
Voir mener à la mort un homme que j'aimais!

PADERBONN.

Jonhston, mon cher Johnston, ne m'oubliez jamais!

JOHNSTON.

Jamais!

(Il va pour sortir, Paderbonn le retient.)

PADERBONN.

Restez... restez : j'ai besoin de ces larmes;
Pour les infortunés leur aspect a des charmes.
Elles disent : « Il est encor quelques bons cœurs. »

JOHNSTON.

Puis-je vous consoler?

PADERBONN.

Vous le pouvez. Je meurs;
Ce moment est l'effroi de l'humaine faiblesse :

Si par quelque action empreinte de bassesse,
Je pouvais aujourd'hui racheter mon trépas;
Dites, que pensez-vous?

JOHNSTON.

Vous ne le feriez pas.
Aussi demandez-moi tout ce que je puis faire!
Je le ferai!

PADERBONN.

Johnston! vous le ferez?

JOHNSTON.

J'espère,
Que vous ne voudrez rien qui blesse mon devoir,

PADERBONN.

Rien.

JOHNSTON.

Avec un bon cœur, j'ai fort peu de pouvoir.

PADERBONN.

Vous montrez chaque jour que vous êtes sensible.

JOHNSTON.

Le suis-je trop pour vous? Ah! s'il m'était possible...
Du moins c'est malgré moi que je refuserai.

PADERBONN.

Johnston.

JOHNSTON.

Parlez.

PADERBONN.

Ma fille est promise à Murray.

JOHNSTON.

Je le sais.

PADERBONN.

Les unir est toute mon envie.

JOHNSTON.

Il faut les marier.

PADERBONN.

Ce jour finit ma vie,
Et pour serrer ses nœuds.....

JOHNSTON.

Mariez-les ce soir.

PADERBONN.

J'en ai pris le dessein.... Vous êtes mon espoir.

JOHNSTON.

Moi ?

PADERBONN.

Vous. Dans votre cœur si la pitié l'emporte,
Ils sont heureux.

JOHNSTON.

Comment ?

PADERBONN.

Mais il faut que je sorte.

JOHNSTON.

Quoi ? vous me demandez de sortir de prison ?

PADERBONN.

Pour revenir demain.

JOHNSTON.

Vous ?

PADERBONN.

D'une trahison,
Vous en êtes certain, je ne suis point capable.

JOHNSTON.

Il est vrai, j'en suis sûr... mais je suis responsable.
Et si par accident vous ne reveniez plus.
Ma foi !

PADERBONN.

Vous supposez ?...

JOHNSTON.

Nous serions tous perdus;
Et, sans rien supposer, je dois......

PADERBONN.

Vous êtes père...:

JOHNSTON.

La loi condamne à mort.

PADERBONN.

Sans doute, elle est sévère.
Ma parole est sacrée.

JOHNSTON.

Et le danger?

PADERBONN.

N'est rien:
Je reviendrai.

JOHNSTON, *rêveur.*

Je crois que je trouve un moyen:
Du meilleur de mon âme ici je vous le donne,
Et tout peut s'arranger, sans exposer personne.

PADERBONN.

Un moyen? Quel est-il?

JOHNSTON.

Vous voulez, cette nuit,
Marier votre fille?

PADERBONN.

Eh! bien?

JOHNSTON.

Ici, sans bruit
On pourrait, à l'instant, faire ce mariage.

PADERBONN.

Sans sortir?... Impossible.

JOHNSTON.

Eh! pourquoi? Je m'engage

A le rendre possible, et chacun entrera
Pour signer le contrat.

PADERBONN.

Jenny refusera.
Vous avez une fille.

JOHNSTON.

Elle doit m'être chère.

PADERBONN.

Si vous deviez mourir?

JOHNSTON.

Je vous entends.

PADERBONN.

Son père
Du coup le plus affreux voudrait-il la frapper?...
Ah! pour la rendre heureuse, il faudrait la tromper.
Mon ami!

JOHNSTON.

Comme vous j'aime aussi ma famille.

PADERBONN.

Laissez-moi m'assurer du bonheur de ma fille.

JOHNSTON.

Seul j'y consentirais.... Je crains pour mes enfans.
On peut vous retenir.

PADERBONN.

Qui?

JOHNSTON.

Vos amis et vos gens.

PADERBONN.

Malgré moi?

JOHNSTON.

Malgré vous. Il s'agit de ma vie,
Et vous voulez sortir? Vous le voulez?

PADERBONN.

Je prie.
Mais lorsque j'ai promis, douter de mon retour......

JOHNSTON.

Je n'en douterais pas........

PADERBONN.

J'ai vu mon dernier jour.
Vous craignez mes amis: je n'en ai plus.

JOHNSTON.

Que faire?

PADERBONN.

Ma fille est orpheline, elle est seule.... sa mère,
Sa mère infortunée en apprenant ma mort,
Me suivra dans la tombe!... Et quel serait le sort
De cette pauvre enfant? Innocente et timide,
Sans secours sur la terre, elle serait sans guide,
Certaine à chaque pas de trouver un écueil,
Et verrait l'abandon se mêler à son deuil........
Par pitié!

JOHNSTON.

C'en est trop.

PADERBONN.

Votre âme est attendrie.

JOHNSTON.

Comment lui résister?

PADERBONN.

Un père vous supplie.
Si j'obtiens vos bienfaits, je ne vois plus mon sort,
Johnston...

JOHNSTON.

Vous sortirez.

PADERBONN.

Je ne crains plus la mort.

JOHNSTON.

Seul, vous pourrez rentrer par la porte secrète ;
Cette clef l'ouvrira, sans que je m'inquiète ;
Jusques au point du jour vous aurez tout loisir.
Il m'est bien libre à moi de vous laisser sortir ;
Si vous ne rentrez pas, eh bien !... J'irai moi-même...

PADERBONN.

Johnston, vous craindriez....

JOHNSTON.

Rien. Allez, je vous aime ;
Je veux vous obliger : mariez votre enfant ;
Je vous le promets bien, j'irai la voir souvent.
(*Voyant entrer sa femme.*)
Le temps presse... Ma femme !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MISTRISS JOHNSTON.

MISTRISS JOHNSTON.

Oui, j'apporte une lettre.
Un des gens du shérif vient de me la remettre.

PADERBONN.

Du shérif !

MISTRISS JOHNSTON.

Lisez-vous ?

JOHNSTON, *à part.*

Elle reste..... lisons.
« On vient de m'informer qu'on va dans les prisons
« Visiter librement Paderbonn à toute heure :
« Seul, dans un lieu secret ayez soin qu'il demeure.
« Demain l'arrêt de mort doit être exécuté :

« Cet ordre est pour la règle et pour la sûreté. »
Et pour la sûreté ! Ce point-là me regarde ;
Seul, je réponds ici de tous ceux que je garde.

MISTRISS JOHNSTON, *à part.*

J'ai fait donner l'avis.

JOHNSTON.

Chacun agit pour soi :
Je ne ne prends là-dessus des ordres que de moi.

MISTRISS JOHNSTON.

Eh ! bien ?

JOHNSTON.

Que voulez-vous ? J'ai lu.

MISTRISS JOHNSTON.

Qu'allez-vous faire ?

JOHNSTON.

Gouverner ma maison est je crois mon affaire.

MISTRISS JOHNSTON.

Tout en irait bien mieux si je la gouvernais.

JOHNSTON.

Une querelle encor ? Il faudrait vivre en paix.

MISTRISS JOHNSTON.

En paix ! Est-ce avec vous ?

JOHNSTON.

Laissez-nous.

MISTRISS JOHNSTON.

Je vous laisse.
Vous conservez pour moi l'aigreur et la rudesse ;
Mais pour vos prisonniers, vous êtes doux..... enfin
Ce n'est plus qu'avec eux que vous êtes humain.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

JOHNSTON, PADERBONN.

JOHNSTON.

Je suis, quand il le faut, dur avec tout le monde..... ;
J'ai, pour la renvoyer, un moyen..., je la gronde ;
Moyen sûr..... Cependant elle parle à propos.....

PADERBONN.

Mon espoir est perdu.

JOHNSTON.

Je veux, pour son repos,
Devenir insensible. Et puisqu'elle s'afflige.....
Vous êtes aujourd'hui le dernier que j'oblige.

PADERBONN.

Quoi! vous consentiriez!

JOHNSTON.

N'ai-je pas consenti?

PADERBONN, *avec transport.*

Ma fille!

JOHNSTON.

Je voudrais que vous fussiez sorti.
Que n'ai-je le pouvoir d'en faire davantage!
J'ôte encor cette clef, je suivrai mon usage ;
Et demain je suis sûr que j'aurai bien dormi.
Johnston ne rend jamais un service à demi.
La nuit fort à propos commence très-obscure.

PADERBONN.

Johnston, souvenez-vous que ma promesse est sûre.

JOHNSTON.

Je n'en fais aucun doute ; allez, je dormirai.

PADERBONN.

Je dormirai demain.

JOHNSTON.

Sortons.

PADERBONN.

Je reviendrai.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon élégant de l'hôtel de Paderbonn, éclairé par des bougies. Au rideau levé, Clara est assise dans l'attitude de la douleur. Jenny, devant un métier de broderie, considère Clara avec attendrissement. Murray est debout, et montre une grande inquiétude. Plus loin, dans le fond, deux femmes de Clara.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARA, JENNY, MURRAY.

CLARA.

J'attends... Il l'a voulu : cruelle incertitude !
Ainsi j'ai vu passer dix ans d'inquiétude,
Dans l'espoir... Dans la crainte! Et quelle crainte?... O ciel!
Si tu dois à mon cœur porter un coup mortel,
Ou si ton équité ne doit plus me défendre,
Frappe ce dernier coup que tu me fais attendre;
Je souffrirai la mort... Tu le veux... Je le dois.
Ne me condamne pas à mourir mille fois.

JENNY.

Ma mère, que dis-tu?

CLARA.

Jenny, je suis tranquille.

JENNY.

Tu demandais au Ciel...

CLARA.

Il me rendra facile
Cette tranquillité dont mon cœur a besoin.

JENNY.

De ton âme aujourd'hui le repos est bien loin.
Il viendra.

CLARA.

Chère enfant, tu plains ta pauvre mère.

JENNY.

Le jour vient de finir, je n'ai pas vu mon père.

CLARA.

C'est lui qui l'a voulu.... Nous devions obéir.

JENNY.

Sans doute il est jugé?

CLARA,

J'attends.

JENNY.

Il va venir.

CLARA, *se lève.*

Murray, ne trompez pas une épouse tremblante.
Vous avez adouci cette cruelle attente;
Vos consolations ont soulagé mon cœur:
Voulez-vous le plonger dans une vaine erreur?
Combien la vérité deviendrait plus terrible!

MURRAY.

Ma mère!

CLARA.

Espérez-vous?

MURRAY.

Comment est-il possible
Que la crainte ait troublé votre cœur abattu?

CLARA.

On l'accuse.

MURRAY.

Avez-vous oublié sa vertu?

CLARA.

Le puis-je?

JENNY.

Quelqu'un vient.

CLARA.

La mort est dans mon âme.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, WALFRED, *troublé.*

MURRAY.

Walfred!

CLARA.

Il est jugé?

WALFRED.

Vous le verrez, madame.

CLARA.

Ah! je n'en doute plus, puisque vous l'assurez,
Vous ne m'abusez pas... Walfred!

WALFRED.

Vous le verrez.

JENNY.

O mon père! Murray.

CLARA.

Vous partagez ma joie?

WALFRED.

Trop malheureuse épouse!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FITGAM, *au dehors à un valet.*

FITGAM.

Il faut que je la voie;
Si ton ordre est précis, il faut l'exécuter,
Et je crois cependant que tu peux m'excepter.

MURRAY.

C'est mon oncle.

WALFRED, *à part.*

Il sait tout.

CLARA.

Fitgam a vu ton père :
(*A Fitgam qui entre.*)
Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère.

FITGAM.

Que dit-elle ?

CLARA.

Ma fille est heureuse à jamais ;
Mon époux... Quel effroi s'est empreint dans vos traits?
Sauriez-vous ?....

FITGAM.

Dans mes mains j'ai trente mille livres:
Cette somme est à vous ; je n'ai point sur mes livres
Consigné d'où me vient cet important dépôt ;
Madame, je ne puis vous le rendre assez tôt :
Voilà trente billets.

(*Il dépose un portefeuille sur une table.*)

CLARA.

Mais je ne puis comprendre
Pourquoi...

FITGAM.

Demain, je pars : vous devez les reprendre.

CLARA.

Vous partez ?

FITGAM.

A Betford je vais m'ensevelir.
Murray me suit.

JENNY.

Murray !

FITGAM.

Nous partons. Je vais fuir
Un monde où je ne vois qu'imposture, que vice...
Je lui fais aujourd'hui mon dernier sacrifice.

CLARA.

Quel langage !

FITGAM.

Murray, je n'attends plus que vous.

MURRAY.

Mon oncle !

CLARA.

De Jenny Murray sera l'époux.

WALFRED.

Différez ce départ.

FITGAM.

Moi ? que je le diffère !

CLARA.

Au moins vous attendrez le retour de son père.

FITGAM.

Son retour ?

CLARA.

C'est l'espoir que Walfred m'a donné.

FITGAM.

Adieu... Murray, sortons.

CLARA, *avec effroi.*

Serait-il condamné ?

WALFRED.

Vous le verrez.

FITGAM, *à Murray.*

Eh! bien?

MURRAY.

Souffrez que je demeure.

CLARA.

Vous ne répondez pas? Mais d'où vient qu'à cette heure,
S'il est libre, d'où vient qu'il n'est point accouru?
O ma fille!

WALFRED.

Il viendra.

CLARA.

Jamais! J'ai tout perdu.

(*Elle sort éplorée; tous la suivent, excepté Fitgam.*)

SCENE IV.

FITGAM, MURRAY.

FITGAM.

Restez.

MURRAY.

Mon oncle!

FITGAM.

Il faut qu'avec vous je m'explique.

MURRAY.

L'auraient-ils condamné?

FITGAM.

Mon neveu, je m'applique
Depuis plus de vingt ans...

MURRAY.

A faire tout pour moi.

FITGAM.

Et j'ai fait de ma vie un assez dur emploi,
Pour vous laisser un jour une grande fortune.

MURRAY.

Vous seul...

FITGAM.

Ecoutez-moi. Si je vous importune,
Mon importunité sera courte.

MURRAY.

Jamais
On ne m'accusera d'oublier vos bienfaits.

FITGAM, *attendri.*

J'estimais Paderbonn... Je l'aimais, et je l'aime;
Mon cœur ne change pas : il est toujours le même.
J'ai dans l'adversité vu tomber mes amis;
Je les ai secourus... Il ne m'est plus permis
De jamais consentir à votre mariage.

MURRAY.

Quoi!

FITGAM.

L'honneur vous défend d'y songer davantage :
Je dois à ces liens refuser mon aveu;
Fitgam est honnête homme, et Murray son neveu...

MURRAY.

Ce titre m'est bien cher; s'il faut en être digne,
J'ai cru le mériter : quel en serait le signe?
Et comment à l'honneur oser prétendre encor,
Si, dans ses changemens, mon cœur suivait le sort?
Paderbonn, votre ami, me choisit pour son gendre;
Il m'élevait alors, le sort l'a fait descendre :
Je lui conserve un fils dans son adversité;
J'obéis à l'amour moins qu'à la probité :
Paderbonn est mon père.

FITGAM.

Et moi?

MURRAY.

Je vous honore.

FITGAM.

Tu deviendrais ingrat?

MURRAY.

Votre fils vous implore.

FITGAM.

Et c'est contre l'honneur que tu viens m'implorer!

MURRAY.

Vous voulez me contraindre à me déshonorer!

FITGAM.

A te déshonorer? Qui? moi!... Murray...

MURRAY.

Vous-même.
Et qu'importe à l'honneur un absurde système?
On veut que d'un arrêt l'opprobre flétrissant
Tache un homme de bien! Mais, s'il est innocent,
Si des lois contre lui l'injustice est l'organe,
L'opprobre est retombé sur celui qui condamne.
Un juge peut flétrir avec impunité:
C'est le droit de la force et non de l'équité.
On écoute la haine, et l'on fait un coupable.

FITGAM.

L'arrêt le plus injuste est toujours respectable.

MURRAY.

L'innocence en appelle.

FITGAM.

Inutile recours!
Le monde indifférent le confirme toujours.

MURRAY.

Partout des préjugés je vois la tyrannie.

FITGAM.

Où je vois l'échafaud je vois l'ignominie.

MURRAY.

Le déshonneur consiste à violer sa foi.

FITGAM.

Il faut choisir enfin... ou l'infamie, ou moi.
Je pars : tu me suivras...

MURRAY.

Moi! que je les délaisse!

FITGAM.

Je te consolerai par toute ma tendresse.

MURRAY.

Le pourrez-vous?

FITGAM.

Tu veux que mon nom soit terni?

MURRAY.

Je l'ennoblis.

FITGAM.

Suis-moi.

MURRAY.

Je retourne à Jenny.
(*Il sort.*)

SCENE V.

FITGAM, *seul.*

L'ingrat!... il a besoin de mon expérience :
La honte, les regrets, suivraient cette alliance.
J'ai des amis encor : courons les implorer...
Je l'empêcherai bien de me déshonorer.

SCENE VI.

FITGAM, PADERBONN, *précédé par un valet portant un flambeau.*

FITGAM.

Paderbonn! vous, ici?

PADERBONN.

Vous le voyez, moi-même.

FITGAM.

Vous !... Je ne reviens pas de ma surprise extrême.
Quel ami !... Quel secours !

PADERBONN.

Mes malheurs vont finir.

FITGAM.

Fuyez.

PADERBONN, *avec tranquillité.*

A mes enfans je viens me réunir.

FITGAM.

Je le vois : c'est Johnston... Au moins vous pourrez vivre !
Il faut que cet ami se hâte de vous suivre :
De vous sauver tous deux je ferai mon honheur.

PADERBONN.

Détrompez-vous.

FITGAM.

Faut-il que vous perdiez l'honneur !

PADERBONN.

L'honneur réside en nous : rien ne me déshonore.
Unissez nos enfans.

FITGAM.

Il faut que l'on ignore
Quels lieux vont vous cacher, et j'en prendrai le soin.

PADERBONN.

Demain de me cacher je n'aurai pas besoin.

FITGAM.

Il faut quitter la ville et partir au plus vite.

PADERBONN.

Ecoutez-moi.

FITGAM.

Je cours préparer votre fuite.

Pour vous cacher Betford semble fait tout exprès;
Point de voisins fâcheux, point de routes auprès :
En Ecosse il n'est point de plus sûre retraite.
La terre m'appartient... Là, d'une paix parfaite
Vous jouirez encor, pour toujours oublié.
Si vous pouviez un jour être justifié!...
Que je serais heureux! Je cours. Il faut m'attendre.

(*Il sort avec empressement.*)

SCENE VII.

PADERBONN, *seul.*

Quel étrange assemblage! avec un cœur si tendre
Être faible et cruel! Voilà le préjugé!
Murray sera plus ferme et je l'ai bien jugé.
Hâtons-nous de jouir d'un moment qui m'échappe.
O! ma fille! ô Clara! si mon arrêt vous frappe,
Ma tendresse du moins diffère vos douleurs,
Et je cache ma tombe encor sous quelques fleurs.
On vient..., est-ce Clara?... Je crains de la surprendre.

(*Il se retire dans le fond du théâtre.*)

SCENE VIII.

CLARA, PADERBONN.

CLARA, *une bougie à la main, sort de son appartement.*

Quelqu'un parlait ici, j'ai cru même l'entendre...

PADERBONN, *qui s'est approché peu à peu.*

Clara!

CLARA.

Grand Dieu!

PADERBONN.

Clara! c'est moi!

CLARA.

M'exaucez-vous ?
Walfred, il est donc vrai, c'est lui !

PADERBONN.

C'est ton époux.

SCENE IX.

PADERBONN presse *Clara dans ses bras*, MURRAY, JENNY *accourent*, WALFRED *les suit.*

JENNY.

Mon père !

WALFRED.

Le voilà !

CLARA.

C'est lui !

PADERBONN.

Clara ! ma fille !

CLARA.

Nous sommes dans tes bras !

PADERBONN.

J'embrasse ma famille.
Mes enfans ! mes enfans !

CLARA.

O ciel ! quelle pâleur !
Il faut le secourir... Walfred.

PADERBONN, *assis.*

C'est de bonheur
Que tu me vois ému... Clara, sois plus tranquille ;
Après ce jour d'angoisse, il était difficile
De ne pas me troubler en vous retrouvant tous
Réunis sur mon cœur ; ce moment est bien doux !

Le Ciel n'est jamais sourd quand la vertu l'implore.
Nous étions malheureux, le sommes-nous encore?

CLARA.

Walfred! il est absous!

PADERBONN, *vivement.*

Clara, je te revois!..

CLARA.

J'ai craint de l'avoir vu pour la dernière fois:
Mon bonheur est trop grand, je ne puis le comprendre.

PADERBONN.

(*à Murray.*)

Je suis auprès de toi... Murray, c'est trop attendre
Le prix de ton courage et de ton amitié;
Ce soir, si tu le veux, tu vas être payé
De tes soins vertueux: tu l'aimes?

MURRAY.

Ah! mon père!

PADERBONN.

Ma Jenny, tu consens?

JENNY.

J'obéis.

PADERBONN, *à Walfred.*

Le notaire.

WALFRED.

Je l'ai fait avertir; il viendra cette nuit.

CLARA.

Tu pouvais différer, et demain...

PADERBONN.

Le temps fuit.

Je veux à mon ami donner sa récompense;
Le bonheur qu'on diffère est plus loin qu'on ne pense.
Le présent m'appartient, hâtons-nous d'en jouir:
Quel homme est un instant maître de l'avenir?

CLARA.

Vous attendrez Fitgam. Ne pourriez-vous l'instruire?...

PADERBONN.

Pour serrer ces liens son neveu peut suffire.

MURRAY.

L'honneur me les rend chers.

PADERBONN.

L'amour va les former.

MURRAY.

C'est aujourd'hui surtout que je dois vous aimer.

CLARA.

Les unir sans Fitgam, c'est lui faire une offense.

MURRAY.

Je pourrai soutenir ma noble indépendance;
Si mon oncle irrité dispose de son bien,
Ce que j'ai me suffit : je n'ai besoin de rien.
Donnez-moi mon épouse, et je trouve une mère.

WALFRED, *embrassant Murray.*

J'aurais fait comme toi.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET, UN NOTAIRE.

LE VALET.

Monsieur, votre notaire.

WALFRED.

Qu'il entre!

MURRAY.

O ma Jenny!

PADERBONN.

Terminons sans éclat.

(*Au notaire.*)

Je vous avais chargé d'écrire le contrat.

LE NOTAIRE.

Vous pouvez tous signer.

WALFRED.

Bien.

PADERBONN.

Clara, la première,
Au bonheur de Jenny doit l'aveu d'une mère.

CLARA.

Puisse un regard du Ciel s'arrêter sur ces nœuds!

PADERBONN.

Nous eûmes les beaux jours qui se lèvent pour eux.....
Murray, je te la donne : aimez-vous.

(*Il les unit.*)

MURRAY.

O mon père!

PADERBONN.

Je puis donc oublier que la vie est amère,
Mes enfans!..... aimez-vous, soyez toujours unis.....
Je suis heureux encor lorsque je vous bénis.

WALFRED.

Voilà de la vertu quel est le privilége!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET.

On demande Madame.

CLARA.

A cette heure !

LE VALET.

Ouvrirai-je ?

CLARA.

Walfred, que dites-vous ?

WALFRED.

Madame.....

PADERBONN.

Allez ouvrir.

(*A part.*)

Qu'ai-je à craindre à présent ? Je viens de les unir.

MURRAY.

Je défendrai vos jours.

PADERBONN.

Quelles sont vos alarmes ?

La résignation.....

CLARA.

Grand Dieu !

PADERBONN.

Voilà nos armes :

Le secours qu'elle donne est le plus grand de tous.

JENNY.

On vient.

CLARA.

O mon ami !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LA DUCHESSE.

PADERBONN.

Madame !

LA DUCHESSE.

Eh! quoi, c'est vous?

PADERBONN, *vivement.*

Vous voyez près de moi mes enfans et leur mère.

LA DUCHESSE.

Je viens les consoler.

WALFRED, *à la Duchesse, avec la plus grande chaleur.*

Vous sauverez leur père.
Madame, c'est le Ciel dont l'éclatant secours
Conduit ici vos pas pour conserver ses jours.
L'injustice a comblé son erreur déplorable;
De l'innocent, madame, elle fait un coupable,
Et, privé de secours, demeuré sans appui,
L'opprobre l'humilie et nous frappe avec lui.

CLARA.

Qu'entends-je?

WALFRED.

Il faut parler, voilà votre espérance.
Elle venait ici porter sa bienfaisance.......

LA DUCHESSE.

J'y porte un cœur rempli d'une tendre pitié,
Et j'ouvre à ses malheurs les bras de l'amitié.

CLARA.

Je croyais que le sort avait fini mes peines!
Je revois mon époux, ses mains n'ont plus de chaînes.

WALFRED.

Demain.....

PADERBONN.

Walfred!

CLARA.

Parlez.

LA DUCHESSE.

Je sais quel est son sort.

PADERBONN, *à Walfred.*

Je n'aurai plus de fers..... Tu lui donnès la mort.
Mon ami !

WALFRED.

Je le sais... Je déchire son âme :
Il le faut.

CLARA.

Mon époux?

WALFRED.

Est condamné, madame;
Ses juges ont dicté cet arrêt inhumain.

JENNY.

Mon père!

CLARA.

Et cet arrêt doit s'accomplir?

WALFRED.

Demain.

(Clara est soutenue par Murray et Jenny; elle s'assied et se lève peu de temps après pour prendre part à la scène.)

(à la Duchesse.)

Mais vous l'arracherez à cette mort infâme.
Vous avez des amis, implorez-les, madame;
Qu'il ait grâce ou justice, en ce danger pressant,
Sauvez Atkins, madame; Atkins est innocent.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous? Atkins? et que viens-je d'entendre?

PADERBONN.

Madame, et qu'a ce nom qui vous doive surprendre?

LA DUCHESSE.

Quoi! ce nom?

PADERBONN.

C'est le mien : long-temps je l'ai caché.

LA DUCHESSE.

Atkins!... Serait-ce vous que j'ai long-temps cherché?

PADERBONN.

Moi, madame?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est vous... Votre noble assurance
A dissipé mon doute... et ma reconnaissance
Vous serait inutile? O ma fille! ô douleur!

MURRAY.

Sa fille!

LA DUCHESSE.

Sir Atkins fut son libérateur!

PADERBONN.

Quoi! vous seriez?...

LA DUCHESSE.

Je suis une mère éplorée,
Qui, sans votre secours, vivrait désespérée.
Je vous dois...

PADERBONN.

Rien, madame; et qu'ai-je donc fait?

LA DUCHESSE.

Tout;
Vous voyez devant vous l'épouse d'Yarmouth.

MURRAY.

D'Yarmouth!

WALFRED.

Elle-même.

LA DUCHESSE.

A mon amour rendue, *
Ma fille dans mes bras fut remise éperdue.
Quand je l'interrogeai tous mes soins furent vains:
« Je dois ma délivrance au noble sir Atkins. »
C'est tout ce que je sus... Mais comment vous défendre?
Comment puis-je expliquer ce qu'on vient de m'apprendre?
On m'a dit que d'un meurtre on vous a convaincu.

PADERBONN.

Je défendais ma vie, et Sydmarks fut vaincu.

* Le débit de cette scène doit être vif et animé progressivement.

Un soir, près de Calso, je passais le Tivède,
Une femme s'écrie et demande mon aide;
On étouffait sa voix... J'écoute; elle sortait
D'un carrosse fermé qu'une escorte entourait.

LA DUCHESSE.

Sydmarks jusqu à ce point porta son insolence!

PADERBONN.

Je demande raison de cette violence:
Je l'arrête, déjà son escorte avait fui.
J'écarte mes valets; resté seul avec lui,
Je fais parler l'honneur; il éclate en injures,
M'attaque, et je reçois deux légères blessures.

LA DUCHESSE.

Pour me rendre l'honneur votre sang fut versé!

PADERBONN.

Je ne l'épargne plus, et Sydmarks est blessé.

LA DUCHESSE.

Ma fille était mourrante et vos soins la sauvèrent.

PADERBONN.

Jusque dans Yarmouth mes gens l'accompagnèrent.
Six mois s'étaient passés; Sydmarks voulut encor
Me chercher, me combattre: il y trouva la mort.

LA DUCHESSE.

Ce châtiment est juste, et vous est trop funeste.

PADERBONN.

Mais il donne à l'honneur le souffle qui lui reste;
Son repentir est vain, madame, et j'ai perdu
Cet écrit de sa main qui m'aurait défendu.

LA DUCHESSE.

Ainsi donc, pour confondre un délateur infâme,
Vous étiez sans témoins?

PADERBONN.

J'en avais un, madame;

Il me quitta la nuit qui suivit mon duel.

LA DUCHESSE.

On vous ferait subir la mort d'un criminel,
Quand vous sauvez ma fille ! Ah! je vous reste encore !

WALFRED.

L'arrêt est prononcé.

LA DUCHESSE.

J'en frémis, et j'ignore
Par quels puissans secours on peut l'anéantir.

CLARA.

L'injustice est comblée... Il est temps de la fuir.
Je te suivrai partout.

LA DUCHESSE.

Je vous demande une heure.
Clara, de mes regrets il faudra que je meure,
Si je vois tous les cœurs repousser mon effroi :
Le sang de votre époux retomberait sur moi.

WALFRED.

Je vous suis; espérons.

(La duchesse et Walfred sortent.)

CLARA.

Le Ciel a vu mes larmes.

PADERBONN.

Venez vous reposer de ces longues alarmes ;
Vous êtes dans mes bras : j'aime à vous rassurer.
Mes enfans c'est pour vous que je veux espérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PADERBONN, MURRAY.

PADERBONN.

Laissons-la s'abuser, mon fils, tout est mensonge.
Elle espère : l'espoir est le plus heureux songe ;
Une morne stupeur assoupit son tourment,
Et ses faibles esprits sont dans l'accablement...
Cher Murray, tu le vois, il n'est plus d'espérance!
Je vais mourir.

MURRAY.

J'espère....

PADERBONN.

Et mon heure s'avance.

MURRAY.

Vous l'abandonneriez, mon père ?

PADERBONN.

Je le dois.
Je viens de l'embrasser pour la dernière fois.

MURRAY.

Fuyez : nous vous suivrons.

PADERBONN.

Ma parole est sacrée;
Jonhston dort sur la foi que ma bouche a jurée.
Si j'ai serré tes nœuds, Jonhston me l'a permis:
J'ai béni mes enfans, et je meurs plus soumis.
Cache-moi tes regrets: je sais que tu me pleures.
Cette nuit est bien courte : elle abrége les heures;
Le jour va me presser de remplir mon serment.
Sois content de ta vie; et le dernier moment
Laissera dans ton âme un espoir sans nuage:
Quelquefois un beau soir finit un jour d'orage.
O mon fils! sois heureux.... La jeunesse te rit :
Ta carrière commence, et la mienne finit;
Tu suis, sans le connaître, un chemin qu'elle t'ouvre...
Quel est ton avenir? Un voile épais le couvre;
Et, toujours éblouis, ou couverts d'un bandeau,
Nous connaissons la vie en entrant au tombeau.
Souffre que mes conseils éclairent ta jeunesse.

MURRAY.

Vous achetez bien cher les fruits de la sagesse.

PADERBONN.

La sagesse consiste à supporter son sort:
Notre route est la même, et le terme est la mort.
Un projet insensé coûte une vie entière;
La mort l'ensevelit sous un peu de poussière.
Plus de vaine grandeur, plus d'orgueil, plus de rangs:
A chaque heure les morts instruisent les vivans.

MURRAY.

Vos vertus m'instruisaient.

PADERBONN.

Aime la bienfaisance.
J'ai quelquefois aussi secouru l'indigence:
C'est un plaisir bien doux... Mon ami, la pitié
Peut sembler une injure au pauvre humilié;
Ne le force jamais d'avilir sa misère:
Le pauvre qui supplie a tous les droits d'un frère.

Ennoblis tes bienfaits, qu'il n'en rougisse pas;
Et, s'il pleure à tes pieds, presse-le dans tes bras:
C'est le dernier conseil que ton ami te donne.

MURRAY.

Pourrai-je l'oublier?

PADERBONN.

Avant que l'heure sonne
J'arrache ma faiblesse à des adieux cruels.

MURRAY.

Mon père, quels adieux!

PADERBONN.

Des adieux éternels!

MURRAY.

Je vous suivrai.

PADERBONN.

Clara gémit abandonnée;
Mon fils, reste auprès d'elle. Hélas l'infortunée
A besoin d'un ami pour essuyer ses pleurs;
Veille, soutiens ta mère, et calme ses douleurs:
Je crains son désespoir : elle voudra me suivre......
Tu dois la retenir et la forcer de vivre:
Je te laisse mon cœur pour doubler ton amour.

(Il s'avance vers l'appartement de sa femme.)

Adieu, Clara! ma vie a passé comme un jour.
Je vivais près de toi, je t'aimais sans partage;
Mêle quelque espérance à ton triste veuvage.
Il est un avenir au delà de la mort;
La vertu ne meurt pas, je dois te voir encor.
Seule, après ton bonheur, tu serais bien à plaindre!...
Ils finiront tes jours.... Et tu vas les éteindre.
Puisqu'il faut séparer de leur triste fardeau
Les charmes d'un amour qui me suit au tombeau.

(à Murray.)

O mon épouse! adieu. Souviens-toi de ton père;
Aime Jenny.

MURRAY.

Toujours.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FITGAM.

FITGAM.

Nous partons pour ma terre.
Tout est prêt, suivez-moi ; n'attendons pas le jour :
Pour votre sûreté je veux faire un détour.
Il faudra peu de temps; ce détour est d'un mille.
Nous traversons le parc ; notre fuite est facile :
Je puis, comme sur moi, compter sur mes valets,
Et Murray va partir pour faire les relais.

PADERBONN.

Voulez-vous me prouver que mon malheur vous touche?

FITGAM.

Vous exigez ?

PADERBONN.

Fitgam, un mot de votre bouche.

FITGAM.

Un mot!

PADERBONN.

Un mot.

FITGAM.

Parlez.

PADERBONN.

Murray, votre neveu,
Est l'époux de Jenny.

FITGAM.

Murray ! sans mon aveu !

MURRAY.

Mon oncle !

FITGAM, *retient un mouvement de colère.*

Ce n'est pas le motif qui m'amène.

Mais c'est une raison pour que je vous emmène.
A Jenny, malgré moi, Murray vient de s'unir;
Ah ! vous ne serez pas le maître de mourir :
Votre honneur m'appartient, et d'un trépas infâme
Je prétends vous sauver.... Où donc est votre femme?
Je vais l'instruire......

PADERBONN.

O ciel !

FITGAM.

Laissez.

BONN.

Que faites-vous!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JENNY.

JENNY.

Quels sont ces cris ?

PADERBONN.

Ma fille !.... Ils me trahissent tous.

FITGAM.

Venez, Jenny, venez.

PADERBONN.

Quelle épreuve terrible :

FITGAM.

C'est à vous de parler à ce cœur insensible :
Heureux de lui donner un asile à Betford,
Je viens pour l'arracher au mépris, à la mort !
Vous le voyez, son âme est inflexible et dure.....
Peut-être voudra-t-il écouter la nature :
Jenny, de le fléchir vous aurez le pouvoir.

PADERBONN.

Mon cœur est déchiré......

JENNY.

Tu vois mon désespoir,
Mon père!

FITGAM.

Le temps presse et le jour va paraître:
Vous suivrez vos enfans.

PADERBONN.

Je n'en suis pas le maître.

FITGAM.

Encor?

PADERBONN.

Murray demain pourra vous éclairer:
Je fuirais avec vous pour vous déshonorer!

FITGAM.

Vous êtes malheureux; innocent ou coupable,
Vos périls sont pressans: je sauve mon semblable:
Si mon cœur est sévère, il n'est pas endurci,
Et pour mon déshoneur je ne crains rien ici.

PADERBONN.

Ne souillez pas mon nom d'une tache aussi noire:
Ah! je puis sans rougir vous laisser ma mémoire!

FITGAM.

Quel est donc ce secret que je ne conçois pas?

PADERBONN.

C'est trop me retenir.

JENNY.

Je m'attache à tes pas.

PADERBONN.

Epargne à ma vertu l'effort qui la surpasse.

MURRAY.

Je suis à vos genoux.

JENNY.

Ta fille les embrasse.

FITGAM.

Eh! bien souffrirez-vous qu'elle meure à vos pieds.

PADERBONN.

Mes enfans, c'est en vain que vous me suppliez.

FITGAM.

Il nous empêchera de lui sauver la vie!

PADERBONN.

L'impérieux honneur tient mon âme asservie.
Vous savez, tous les deux, combien vous m'êtes chers;
Mais je dois vous quitter et reprendre mes fers.

FITGAM.

Vos fers!

PADERBONN.

Johnston m'attend.

FITGAM.

Il suivra notre fuite.
Venez; n'attendons pas que le fait s'ébruite.

PADERBONN.

Il croit...

FITGAM, *vivement.*

Que je vous sauve, et que vous avez fui.
Pour que je l'abandonne il vous a trop servi.

PADERBONN.

Adieu.

FITGAM.

J'ai tout prévu.

PADERBONN.

Johnston a ma parole.

(à ses enfans.)

On perd ceux que l'on aime..., on pleure..., on se console;
Rien ne console plus alors qu'on a gémi

Sur la honte d'un père ou celle d'un ami.

JENNY.

Mon père!

PADERBONN *avec dignité.*

Demeurez!

(Murray veut le suivre ; Paderbonn l'arrête d'un geste , et sort.)

SCENE IV.

MURRAY, FITGAM, JENNY.

FITGAM.

Quelle conduite étrange!

MURRAY.

Il n'est point de vertu plus digne de louange.
Fidèle à sa parole, il retourne en prison.

JENNY.

O ma mère!

FITGAM.

Je crois que je perds la raison;
Il en était sorti!

MURRAY.

Pour donner à sa fille
Un époux, un soutien ; toute son âme brille
Dans ce trait généreux : Johnston l'avait permis.

FITGAM.

Johnston est désormais au rang de mes amis.

MURRAY.

Et cependant le Ciel se montre inexorable.

FITGAM.

Ce courage est bien grand : peut-il être coupable?

MURRAY.

Il ne le fut jamais.

JENNY.

Non, jamais.

FITGAM.

Je le crois.

MURRAY.

Vous voyez sa douleur ?

FITGAM, *attendri.*

Oui, Murray, je la vois ;
Et, pour la consoler, j'oublirai ma famille.
Sortons de l'Angleterre, elle sera ma fille.

MURRAY.

Quoi !...

FITGAM.

Venez dans mes bras ; on m'ôtera l'honneur,
Vous m'aimerez tous deux, j'obéis à mon cœur.
Ma fille, mon amour vous rendra-t-il un père ?

JENNY.

Ah ! vous ne rendrez point son époux à ma mère.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, *sortant de son appartement.*

CLARA.

Mon époux !

MURRAY, *à part.*

Que lui dire ?

CLARA.

Atkins !

JENNY, *à part.*

Elle en mourra.

CLARA.

Pourquoi ces pleurs ?

JENNY.

Toujours Murray vous aimera.

MURRAY.

Nous vous aimerons tous.

FITGAM, *à Clàra.*

Vous me serez bien chère,
Madame; je conviens que je fus trop sévère.

MURRAY.

Ah! mon oncle!

FITGAM.

Je suis et ton père et le sien.

CLARA.

Où donc est mon époux?... Vous ne répondez rien!...
Vous craignez de parler, votre pitié balance!
Malheureuse! la mort est dans votre silence.
Atkins!

FITGAM.

Il est sorti.

CLARA.

Sorti!

FITGAM.

Dans votre cœur
N'est-il plus de courage?

CLARA.

Il est sorti!

FITGAM.

L'honneur
Vient de lui commander son dernier sacrifice.

CLARA.

Et vous avez souffert qu'il marchât au supplice!
Funeste abattement! Ah! mes esprits troublés
N'étaient pas endormis; ils étaient accablés.

JENNY.

Ma mère, il l'a voulu.

CLARA.

N'aviez-vous plus de larmes?
Pour retenir Atkins, j'aurais trouvé des armes...
Deviez-vous respecter ce perfide sommeil ?
Devriez-vous me garder l'horreur de ce réveil ?

JENNY.

Il l'a voulu.

CLARA.

C'est moi que vous devez maudire;
C'est moi qui l'ai perdu! Mais s'il faut que j'expire,
Si mes cris, si mes pleurs n'ont pu le retenir,
Je veux le voir encor, l'embrasser et mourir.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LA DUCHESSE *entre avec précipitation.*

CLARA, *à la Duchesse.*

Ah! madame, parlez: voulez-vous que je vive?

LA DUCHESSE.

Je donnerais mes jours !...

CLARA.

Votre pitié tardive
A voulu nous sauver et n'a rien obtenu.
Atkins n'est plus ici.

LA DUCHESSE.

Mes gens l'ont retenu.

CLARA.

Vos gens!

LA DUCHESSE.

Dans Yarmouth s'ils pouvaient le conduire!

FITGAM.

Il rougirait de vivre ; et comment l'y réduire?

LA DUCHESSE.

Walfred est avec lui.

CLARA.

Rien ne le retiendra.

LA DUCHESSE.

Il lui peint vos tourmens, son cœur s'attendrira;
Mon amie, avec lui vous pourrez vivre encore.

CLARA.

Vous n'espérez plus rien?

LA DUCHESSE.

Les secours que j'implore
Seraient trop lents peut-être.

FITGAM.

Il s'agit d'un arrêt.

MURRAY.

Le jour va reparaître.

CLARA.

Et le supplice est prêt.
L'amitié de Walfred pourrait manquer de force.
Viens, Jenny.

MURRAY.

C'est Walfred!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, WALFRED, *hors d'haleine.*

WALFRED.

On l'entraîne, on s'efforce,
Malgré lui, s'il se peut, de sauver votre époux ;

Mais l'honneur se révolte et nous accuse tous.
« Quoi ! tu veux que je vive et que Johnston périsse ?
« A-t-il donc mérité qu'un ami le trahisse ?
« Il ne périra point ; on le fait avertir.
« M'accusera-t-il moins d'avoir pu le trahir ?.... »
Vos gens obéissaient ; ils poursuivent leur route,
Et vont dans Yarmouth le conduire sans doute :
Je crains tout cependant d'un cœur tel que le sien.

CLARA.

Je suis, pour l'enchaîner, le plus puissant lien.
Mais je ne puis trouver de guide plus fidèle :
Murray, conduisez-nous.....

LA DUCHESSE, *à Murray.*

Restez ; j'ai besoin d'elle.
Le ministre sait tout. Par deux pressans écrits
J'implore sa justice et demande un sursis.
Sans doute il va bientôt charger de sa réponse
Patriss, mon intendant : mais, avant qu'il prononce,
Il aura vu les pleurs que nous verserons tous.
Mon courage est plus grand quand je suis près de vous :
Vous ferez dans ma voix passer toute votre âme.

FITGAM.

Ce Patriss ne vient pas.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, OWEL, UN VALET.

LE VALET.

L'intendant de madame.

WALFRED.

Qu'il entre.

LA DUCHESSE.

Son retour nous rendrait-il l'espoir?
Si le ministre enfin m'a permis de le voir,
Vous me suivrez..... Patriss!.....

OWEL, *entrant.*

Que vois-je?

JENNY.

Owel!

CLARA.

Lui-même.

FITGAM.

C'est donc là cet Owel?...

CLARA.

O justice suprême!

OWEL.

Owel chez sir Atkins!

WALFRED.

Il est justifié:
Voilà son assassin.

CLARA.

Ingrat, tu l'as payé
De ses bienfaits nombreux par un crime exécrable.

LA DUCHESSE.

Quel est cet attentat dont Patriss est coupable?

CLARA.

C'est le plus odieux.....

FITGAM.

Attendrez-vous encor?

WALFRED.

Madame, il faut agir: Atkins marche à la mort.

FITGAM.

Rassemblez tous les gens; allez, et qu'on l'arrête.

OWEL, *incliné vers la Duchesse.*

Ah! madame!

FITGAM.

(*Les gens entrent.*)

Accourez.

OWEL.

Je vous livre ma tête.

WALFRED.

Owel, de tes aveux la justice a besoin.

OWEL.

Je vous les ferai tous.

WALFRED *s'assied et écrit.*

Atkins eut un témoin
Quand Sydmarks succomba?

OWEL.

Ce fut lui, je l'atteste,
Dont la haine, deux fois, chercha sa mort funeste.
Seul, j'en fus le témoin : je crus, dans cette nuit,
De mes crimes cachés m'assurer tout le fruit.

FITGAM, *à part.*

Misérable!

OWEL.

J'étais serviteur infidèle.
Pour le jeu, passion trop souvent criminelle,
Pour le jeu, mon devoir fut long-temps oublié :
Cependant sir Atkins m'avait tout confié;
Je perdis, en un jour, plus de mille guinées;
D'honnêtes débiteurs me les avaient données;
Ma raison se troubla; je me vis sans espoir,
Et bientôt je conçus le projet le plus noir:
Le combat de mon maître aida ma perfidie.

WALFRED.

Le comte de Sydmarks, près de quitter la vie,
Cédant au repentir, s'accusa de sa mort?

OWEL.

Il dit, en expirant : J'ai mérité mon sort.

WALFRED.

Un écrit fut tracé?

OWEL.

Voilà mon plus grand crime.
De ma déloyauté craignant d'être victime,
Plein de honte et d'effroi, ne pouvant m'excuser,
J'abandonnai mon maître et le fis accuser.....

LA DUCHESSE.

Grand Dieu!

OWEL.

Le nom d'Owel devenait trop infâme,
Sous celui de Patriss accueilli chez madame,
D'abord simple valet, fidèle et repentant,
Je parvins, par degrés, à l'emploi d'intendant.

CLARA.

Qu'as-tu fait de l'écrit?

OWEL.

Après ce crime atroce,
N'osant voir sir Atkins, j'écrivis en Ecosse.
C'est vainement.

FITGAM.

L'écrit? Réponds-en un seul mot.

OWEL.

Un honnête notaire en reçut le dépôt.

WALFRED.

Quel est son nom?

OWEL.

Fedling.

FITGAM.

Où fait-il sa demeure?

OWEL.

Elle est à plus d'un mille.

FITGAM.

Il faut partir sur l'heure.

CLARA.

Qu'il sauve mon époux ! J'implore son pardon.

OWEL.

J'ai mérité de vous un entier abandon ;
Laissez tomber sur moi l'équité de mon juge.

LA DUCHESSE.

Malheureux !... A Wexfeld je te donne un refuge.

CLARA.

Mais réponds, le ministre ?

OWEL.

Il essuîra vos pleurs.

LA DUCHESSE.

Il m'attend.

OWEL.

Dans une heure.

FITGAM.

Abrégons ces lenteurs :
C'est trop parler ; agis... Qui se repent le prouve.

MURRAY.

Il faut, pour le prouver, que l'écrit se retrouve.

OWEL.

Venez.

WALFRED.

Tes attentats seront tous oubliés.

OWEL.

Je veux sauver mon maître ou mourir à ses pieds.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHNSTON, *seul, sortant de son appartement.*

Il fait jour : j'en suis sûr, Paderbonn est rentré.
Pour moi, j'ai bien dormi. Cependant j'ai montré
Dans cette occasion beaucoup de confiance.
Une secrète voix parle à ma conscience;
Vingt fois depuis hier elle m'a dit : C'est bien.
Chacun a son plaisir : obliger est le mien...
Ce pauvre Paderbonn ! dans une heure on l'emmène.
Je ne le verrai pas ; non, j'aurais trop de peine.
Pourtant, je lui disais bonjour chaque matin.
Il ne devait pas faire une si triste fin.
Non, morbleu!... Quelque mal que tout cela me fasse,
Je veux le voir encore... Il faut que je l'embrasse ;
A son malheureux sort je ne changerai rien ;
Il me verra pleurer : la pitié fait du bien.
Cependant, s'il dormait?... Ah! qu'il dorme tranquille!
Je m'en irai... Voyons... le savoir est facile :
Cette porte jamais ne se ferme sur lui ;
Entrons... C'est surprenant... il s'enferme aujourd'hui.
Peut-être qu'il écrit... Pourtant cela m'étonne ;
Il est rentré... J'écoute, et je n'entends personne.
Ah ! bon Dieu ! si, craignant de se laisser flétrir,
Lui-même !... J'ai deux clefs ; entrons : je puis ouvrir.

SCENE II.

JOHNSTON, MISTRISS JOHNSTON.

JOHNSTON.

C'est ma femme !

MISTRISS JOHSNTON.

On dirait que c'est moi qui l'effraie.
Toujours quelque secret ?

JOHNSTON.

Ne crois pas que j'en aie
Pour toi d'aucune sorte ; il faut te corriger :
Tu soupçonnes toujours.

MISTRISS JOHNSTON.

C'est bien mal me juger :
Mais n'ayant de secrets pour moi d'aucune sorte,
Qu'alliez vous faire là ?

JOHNSTON.

Moi ? J'ouvrais cette porte...
Hier je l'ai fermée, et toujours je suivrai...

MISTRISS JOHNSTON.

Mes conseils... Qu'avez-vous ?

JOHNSTON.

Mais, rien.

MISTRISS JOHNSTON.

Je le saurai.

JOHNSTON.

Hé bien ! je crains...

MISTRISS JOHNSTON.

Voilà que mon rêve s'explique.

JOHNSTON.

Je te crois un esprit tout-à-fait prophétique.
Encor des visions ?

MISTRISS JOHNSTON.

Cette nuit, j'ai rêvé
Que votre Paderbonn s'était...

JOHNSTON.

S'était?

MISTRISS JOHNSTON.

Sauvé.
Et comme il faut quelqu'un pour subir la sentence ;
C'était vous...

JOHNSTON.

Votre rêve est une impertinence,
Et pourra vous servir pour effrayer des sots :
Pour le voir expliqué vous venez à propos.
Avec vous, à trembler on passerait sa vie ;
Des rêves nuit et jour : c'est une maladie.

(*Johnston entre dans la chambre de Paderbonn.*)

MISTRISS JOHNSTON.

Puisqu'il avait fermé, j'avais peur sans raison.
Johnston n'est pas du tout fait pour une prison,
C'est un homme à tromper.

JOHNSTON, *sortant de la chambre.*

Je n'ai trouvé personne.

MISTRISS JOHNSTON, *entre chez Paderbonn.*

Personne! Il serait vrai?

JOHNSTON.

L'effroi que je lui donne
Est pourtant trop cruel.

MISTRISS JOHNSTON, *sortant.*

Paderbonn?...

JOHNSTON.

Va venir.

MISTRISS JOHNSTON.

Où donc est-il?

JOHNSTON.

Chez lui.

MISTRISS JOHNSTON.

Qui l'a laissé sortir?

JOHNSTON.

Moi.

MISTRISS JOHNSTON.

Malgré le shérif?

JOHNSTON.

Le shérif! Que m'importe?
Est-il chargé d'ouvrir et de fermer la porte?

MISTRISS JOHNSTON.

Il viendra pour mener Paderbonn à la mort......

JOHNSTON, *impatienté.*

Eh! sans doute il viendra....

MISTRISS JOHNSTON.

Tu subiras son sort.

JOHNSTON.

Son sort?

MISTRISS JOHNSTON.

Il s'est enfui: que devient ta famille?

JOHNSTON, *avec simplicité.*

Je l'ai laissé sortir, pour marier sa fille,
Sous la condition qu'il rentrerait ici.

MISTRISS JOHNSTON.

Il risquait peu de chose à le promettre ainsi.

JOHNSTON.

J'ai pour gage certain....

MISTRISS JOHNSTON.

Quel gage?

JOHNSTON.

Sa parole.

MISTRISS JOHNSTON.

Comment?...

JOHNSTON.

Il tarde un peu: faut-il qu'on se désole?
Sois sûre que bientôt je te consolerai;
Tiens, c'est là qu'il m'a dit: Johnston, je reviendrai.
Silence! un de vos gens.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN PORTE-CLEF.

JOHNSTON.

Qu'avez-vous à me dire ?

LE PORTE-CLEF.

Un billet.

JOHNSTON.

A cette heure ? Et qui peut me l'écrire ?

LE PORTE-CLEF.

Un homme qui deux fois est venu cette nuit ;
Il attend la réponse.

(Le Porte-Clef sort.)

MISTRISS JOHNSTON.

On va la faire.

JOHNSTON, *lisant.*

Il fuit !

MISTRISS JOHNSTON.

Paderbonn ?

JOHNSTON.

Paderbonn. Tiens, lis : c'est bien atroce !

MISTRISS JOHNSTON.

« Cette nuit, Paderbonn s'est enfui dans l'Ecosse ;
« Mais vous abandonner lui semblerait trop dur ;
« On vous laisse pour guide un valet, homme sûr :
« Acceptez à Betford l'asile qu'on vous donne. »
Ah ! mon ami, partons.

JOHNSTON.

Partons.

MISTRISS JOHNSTON.

Arrête ! on sonne.

JOHNSTON.

Le shérif ! si matin, qui l'aurait attendu ?

MISTRISS JOHNSTON.

Que faire maintenant?

JOHNSTON.

Restes.

MISTRISS JOHNSTON.

Il est perdu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE SHÉRIF, GENS DE JUSTICE.

LE SHERIF.

Remettez Paderbonn ; la loi veut qu'il périsse ;
Mais que l'humanité tempère la justice.
Sans doute il se prépare, et pourrait demander
Quelques instans encor : je les veux accorder.
Paderbonn est soumis?

MISTRISS, JOHNSTON.

Je le crois fort tranquille.

LE SHERIF.

Vous fûtes, je le sais, obligeant et facile
Pour votre prisonnier.

JOHNSTON.

Je le suis pour chacun.

LE SHERIF.

Songez-y; quelque jour vous en trouverez un
Qui vous paîra fort mal cette rare obligeance.
On rencontre aux prisons peu de reconnaissance :
Souvenez-vous toujours de mon ordre d'hier.

MISTRISS JOHNSTON, *à part.*

Il a très-bien servi.

JOHNSTON.

Mon cœur n'est pas de fer.

LE SHERIF.

On peut être à la fois obligeant et sévère.
Prévenez Paderbonn.

JOHNSTON.

(*à Mistriss Johnston.*) (*au Shérif.*)
Suis-moi. Je vais le faire.

LE SHERIF, *à ses gens.*

Accompagnez Johnston.

MISTRISS JOHNSTON.

Grand Dieu!

JOHNSTON.

C'est fait de nous.

LE SHERIF.

Quel effroi! Vous pleurez?

MISTRISS JOHNSTON.

Monsieur, nous l'aimions tous.

LE SHERIF.

Je le plains.

JOHNSTON.

Oui, monsieur, nous l'aimions, je l'avoue;
Ce n'est pas maintenant qu'il faut que je m'en loue.
Ah! si j'avais prévu...

LE SHERIF.

Qu'auriez-vous dû prévoir?

MISTRISS JOHNSTON.

Je vois qu'il faut tout dire, et qu'il n'est plus d'espoir;
Je tombe à vos genoux.

LE SHERIF, *menaçant.*

Johnston!

MISTRISS JOHNSTON.

Faites-lui grâce.

LE SHERIF.

Quel doute!... Savez-vous le sort qui vous menace?

MISTRISS JOHNSTON.

Je te l'avais prédit.

LE SHERIF.

Aurait-il échappé,
S'il n'eût séduit Johnston?

JOHNSTON.

Séduit!

MISTRISS JOHNSTON.

Il l'a trompé.

JOHNSTON.

Non, je ne conçois pas que cela soit possible.

LE SHERIF.

Votre crime est frappé d'une peine terrible.

JOHNSTON.

Je n'ai point fait de crime.

LE SHERIF.

Un arrêt sans appel
Vous condamne, lisez.

JOHNSTON.

Suis-je plus criminel?
Paderbonn est jugé : je m'attendris, il pleure,
Il me dit : « Cher Johnston, avant ma dernière heure,
Je voudrais embrasser ma femme et mes enfans,
Marier ma Jenny. « D'abord, je m'en défends :
Il ne m'eût point séduit pour tout ce qu'il possède;
Il supplie, et promet de revenir : je cède.
Mon récit est fidèle, et je n'ai rien caché.

MISTRISS JOHNSTON.

Son malheur est trop grand, vous en serez touché.
Je sais où Paderbonn pense fuir la justice.

LE SHERIF.

Vous le savez? Johnston, vous êtes son complice :
Cet aveu qu'elle a fait vous condamne.

MISTRISS JOHNSTON.

Il l'absout.
Ici, dans un moment, monsieur vous saurez tout.

Un valet qui m'attend pourra vous en instruire ;
En Ecosse, à Betford, on voulait nous conduire.
Quelques jours suffiront... je cours... je partirai;
Paderbonn s'est enfui, je le ramenerai.

SCENE V.

LE SHÉRIF, JOHNSTON,

JOHNSTON.

Croyez qu'il reviendra.

LE SHERIF, *arrête Mistriss Johnston.*

Je ne puis rien suspendre ;
Des juges assemblés votre sort va dépendre :
Johnston, il faut me suivre.

JOHNSTON.

Allons, tout est fini.
Paderbonn me tromper !... Paderbonn !...

SCENE VI.

PADERBONN, JOHNSTON, LE SHERIF. MISTRISS JOHNSTON.

PADERBONN.

Me voici.
(*Il rend la clef à Johnston.*)
Je te l'avais promis, et l'honneur me ramène.
Ma prière était juste et n'a point été vaine.
Dieu ! tu l'as entendue, et je meurs sans rougir.

JOHNSTON.

Ne t'avais-je pas dit qu'il allait revenir?
Morbleu ! je sais toujours à qui je me confie.

PADERBONN.

Ah ! la honte deux fois m'aurait ôté la vie.
Johnston, la violence a retenu mes pas :
Mes amis me trompaient, vous marchiez au trépas!

JOHNSTON.

Vous voyez que l'on juge au moins sans savoir comme.
Direz-vous à présent qu'il n'est pas honnête homme?

MISTRISS JOHNSTON.

Plus que je n'aurais cru.

JOHNSTON, *au Shérif.*

Vous êtes étonné ?

LE SHERIF.

Je l'admire.

PADERBONN, *souriant.*

Johnston, vous m'avez pardonné.

JOHNSTON.

Je vous pleure..... Avez-vous marié votre fille ?

PADERBONN.

N'oubliez pas demain d'aller voir ma famille.

LE SHERIF.

Je ne puis le sauver, monsieur.....

PADERBONN.

Je vous entends.

(A Johnston.)

Quand vous verrez Clara, montrez-lui vos enfans....
Johnston, embrasse-moi.

LE SHERIF.

Quelle rigueur cruelle !

PADERBONN.

Tu la verras..... Dis-lui que j'ai pleuré sur elle.
Marchons.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA, *au dehors.*

Atkins !

MISTRISS JOHNSTON.

On vient.

CLARA, *entrant.*

Atkins !

TOUS.

Ciel !

CLARA.

Arrêtez !
Quel est cet appareil dont vous m'épouvantez ?
Où le conduisez-vous ?

PADERBONN.

Il faut que j'obéisse.

MISTRISS JOHNSTON.

Va-t-on lui faire grâce ?

JOHNSTON.

On lui ferait justice.

CLARA.

Le ministre déjà s'est attendri sur nous,
Cher Atkins ; nos enfans pleurent à ses genoux ;
Il les a consolés : nous avons sa promesse.

LE SHERIF.

La promesse n'est rien.

JOHNSTON.

Vous voyez sa détresse.

LE SHERIF.

Ah ! s'il m'était permis !...

PADERBONN.

Je vais subir mon sort.

CLARA.

Monsieur...

LE SHERIF, *regarde sa montre.*

C'est impossible.

CLARA.

Où va-t-il ?

PADERBONN, *d'une voix étouffée.*

A la mort.

SCENE VIII.

JOHNSTON, MISTRISS JOHNSTON, CLARA.

CLARA.

Ma force m'abandonne, et tout mon sang se glace.

JOHNSTON.

Madame!

MISTRISS JOHNSTON.

Elle se meurt, il n'aura point sa grâce:
J'ai cru qu'elle arrivait, nous étions tous contens.
Elle viendra peut-être?

JOHNSTON.

Il ne sera plus temps.

CLARA.

Atkins!

JOHNSTON.

Elle nous parle.

CLARA, *égarée.*

Est-ce ta dernière heure?
Quoi! tu veux me quitter? tu veux me fuir? Demeure...
Si tu meurs, cher époux, je n'ai plus qu'à mourir.

Qu'à mourir! Et pourquoi? Je puis le secourir,
Le sauver; et pourtant ma douleur reste oisive:
Johnston, conduisez-moi, venez... Je veux qu'il vive.

MISTRISS JOHNSTON.

On sonne.

CLARA.

O Ciel!

MISTRISS JOHNSTON.

Encore!

JOHNSTON.

Eh bien! va-t-on ouvrir?

CLARA.

Je veux me rassurer... Je ne puis que frémir.

JOHNSTON.

Tout est fini peut-être: empêchons qu'on ne vienne:
(*Il sort.*)

CLARA.

Non, la vie à présent n'a rien qui me retienne:
Je ne vois que la mort, je ne sens que l'effroi;
Enfin, le dernier coup vient de tomber sur moi.

MISTRISS JOHNSTON.

On revient.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, WALFRED, FITGAM.

FITGAM.

J'ai trouvé l'écrit chez le notaire;
Owel me l'a rendu.

CLARA.

Vous voulez que j'espère,
Fitgam, Walfred!...

WALFRED.

Le Ciel s'est déclaré pour nous.

FITGAM.

On obtient un sursis.

WALFRED.

Attendez votre époux.

CLARA,

Dieu puissant, ton courroux n'est point inexorable;
Il est sauvé! Je sens que mon bonheur m'accable.
Mes enfans?

WALFRED.

Votre époux les presse dans ses bras;
Murray tient le sursis et l'arrache au trépas.

MISTRISS JOHNSTON.

Qu'il est heureux!

WALFRED.

Je dois honorer son courage; *
Mais votre illustre amie a mon premier hommage:
C'est une âme céleste, et jamais je n'ai vu
A ce degré sublime éclater la vertu.
Madame, vos terreurs étaient bien légitimes:
L'innocence marchait au châtiment des crimes,
Le ministre à vos yeux venait de s'attendrir...
A ce rayon d'espoir, l'amour devait courir;
Le pouvoir de vos pleurs suffit pour qu'on diffère...
Vous sortez; le ministre a pris un front sévère;
La Duchesse parlait, son langage est pressant:
« Je vous le dis encore, Atkins est innocent;
« Au crime de Sydmarks il arracha ma fille:
« Ce crime avilissait une illustre famille;
« Atkins m'a conservé mon repos, mon bonheur;
« Il a flétri sa vie, et je lui dois l'honneur. »
Malgré lui cependant, retenu dans le doute,
Le ministre se tait... Je lui parle: il m'écoute;
Et son cœur, ébranlé pour la seconde fois,
N'ose encore altérer la puissance des lois.
Quelle était pour le mien cette cruelle épreuve!

* Le débit de ce récit doit être rapide.

Sydmarcks fut l'agresseur : je demande la preuve.
O bonheur !... On accourt : c'est Fitgam. La voilà :
C'est l'écrit de Sydmarks ; lisez, la preuve est là.
Le ministre la voit... Courez, l'effroi nous presse.
Murray tient le sursis ; mais déjà la Duchesse
A volé dans Tiburn : jugez de sa terreur !
Elle voit l'infamie et surmonte l'horreur ;
Le respect la précède ; on s'étonne, on fait place :
Elle dit en pleurant : Ce n'est point une grâce,
Je sauve un innocent... Arrêtez ! A ces mots,
Votre fils de la foule a traversé les flots :
Il montre le sursis ; on s'écrie, on l'admire ;
Le peuple est dans la joie, et moi dans le délire.
Il est sauvé. La foule a retenu ses pas,
Madame, et vos enfans le portent dans vos bras.

CLARA.

Je sais tout mon bonheur ; il faut que j'en jouisse :
C'est assez de tourmens.

SCENE X ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, PADERBONN, LA DUCHESSE, MURRAY, JENNY, JOHNSTON.

JOHNSTON.

On nous a fait justice.

MISTRISS JOHNSTON.

Grâce au Ciel, tout le monde est heureux aujourd'hui.

WALFRED.

Vous allez le revoir.

CLARA.

Enfin...

PADERBONN.

Clara !...

CLARA.

C'est lui !

LA DUCHESSE.

Clara, je vous le rends.

CLARA.

O ma fille !... Madame,
Je vous dois mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Ah ! jugez par votre âme,
Jugez quel est le mien. Mais, Clara, qu'ai-je fait ?
J'ai rempli mon devoir : ce n'est pas un bienfait.

WALFRED.

Chacun a fait ici tout ce qu'il a dû faire.

FITGAM.

Je dois seul m'excepter.

PADERBONN.

Vous étiez bien sévère,
Mon ami.

FITGAM.

Beaucoup trop... Me voilà corrigé.
Mon neveu, ta vertu vaut mieux qu'un préjugé ;
Je te donne mon bien.

MURRAY, *montrant Jenny.*

Voilà ma récompense.

PADERBONN.

Johnston, quelle est la vôtre ? Est-il en ma puissance
De payer dignement votre noble pitié ?

JOHNSTON.

Je vous demande un prix.

PADERBONN.

Lequel ?

JOHNSTON.

Votre amitié.
On ne m'aura jamais mieux payé de ma vie.

MISTRISS JOHNSTON.

Nous avons trop bon cœur pour la conciergerie.

PADERBONN.

Conservez au malheur ce trésor précieux :
Une âme bienfaisante est un rayon des cieux. 24 =

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ERRATUM, *page* 5,

Au lieu de : Un homme est rarement tout ce qu'il nous paraît.
Lisez : Et payer chèrement l'erreur qui m'aveuglait.

1er acte — 158 —
2e — — 170 —
3e — — 89 — } paderbonn
4e — [illegible]